

Élise TURCOTTE

Le parfum de la tubéreuse



LE PARFUM DE LA TUBÉREUSE

DE LA MÊME AUTEURE

Roman, récit, nouvelles

- Le bruit des choses vivantes*, Leméac, 1991 (Prix Louis-Hémon) ; Babel, 1998
Caravane, Leméac, 1994 ; BQ, 2004
L'île de la Merci, Leméac, 1997 ; BQ, 2001
La maison étrangère, Leméac, 2002 (Prix littéraire du Gouverneur général du Canada) ; BQ, 2014
Pourquoi faire une maison avec ses morts, Leméac, 2007
Guyana, Leméac, 2011 (Grand prix du livre de Montréal)
Autobiographie de l'esprit, La Mèche, 2013

Poésie

- Dans le delta de la nuit*, Écrits des Forges, 1982
Navires de guerre, Écrits des Forges, 1984
La Catastrophe, en collaboration avec Louise Desjardins, La Nouvelle Barre du Jour, 1985
La Nouvelle Catastrophe, en collaboration avec Louise Desjardins, dessins d'Elmyra Bouchard, Éditions du Silence, 2007
La voix de Carla, VLB, 1987 (Prix Émile-Nelligan) ; Leméac, 1999
La terre est ici, VLB, 1989 (Prix Émile-Nelligan) ; Noroît, 2004
Deux ou trois feux, photographies de Jocelyne Alloucherie, Dazibao, 1997
Sombre ménagerie, Noroît, 2002 (Grand prix du Festival international de la poésie de Trois-Rivières ; Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue *Estuaire*)
Diligence, Les petits villages, 2004
Piano mélancolique, Noroît, 2005
Ce qu'elle voit, Noroît, 2010

Littérature jeunesse

- Série Annette, illustrations de Doris Barrette, La courte échelle, 1998-2006
Guillaume Rioux, le poisson orpbelin, illustrations de Marc Mongeau, La courte échelle 2001
Série Puce, en collaboration avec Daniel Sylvestre, La courte échelle, 2001-2005
Voyages autour de mon lit, Eaux-Fortes d'Elmyra Bouchard, La courte échelle, 2002
Rose, derrière le rideau de la folie, en collaboration avec Daniel Sylvestre, La courte échelle, 2009 (Prix littéraire du Gouverneur général du Canada)

Élise Turcotte

Le parfum de la tubéreuse

Alto

Catalogage avant publication Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada

Turcotte, Élise

Le parfum de la tubéreuse

ISBN 978-2-89694-228-2

I. Titre

PS8589.U62P37 2015

C843'.54 C2015-941153-X

PS9589.U62P37 2015

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the government of Canada

Canada

L'auteure tient à remercier le Conseil des arts et des lettres
du Québec pour son appui financier.

Illustration de la couverture : Juan Gatti
Ciencias Naturales, 2011
(Agence Michele Filomeno)

ISBN : 978-2-89694-228-2
© Éditions Alto, 2015
© Élise Turcotte, 2015

Je préfère imaginer, ce qui fait que mes yeux brûlent à jamais d'une flamme fascinante (ce que tu m'as déjà dit) : mais cette lumière ne m'éclaire pas, mon âme demeure à jamais dans les ténèbres.

Can XUE, *Dialogues en paradis*

Quand je lis avec assez de patience, les mots déposent un nouveau parfum sur ma peau. Peu de livres le font : transformer le boisé en chypré, le floral en hespéridé. Mais j'en ai connu.

J'essaie de rendre compte de cette métamorphose à Lydie.

— À cet instant, je suis elle, je suis ses mots, lui dis-je.

Elle, c'est Can Xue, l'auteure de la nouvelle qui m'a envoûtée, moi, mais qui a jeté cette fille dans le plus grand désarroi. Comme les autres, au début. Car j'ai lu le premier dialogue devant un groupe d'élèves encore embrigadés dans le réalisme. J'ai défendu mon plat du jour avec férocité, en vraie lionne devant sa prise. Je tentais de faire flotter autour de moi la sensualité noire et hallucinée de ce conte, qui persiste bien après la lecture. J'étais toujours prisonnière de ma solitude, et d'une certaine façon, enchantée de l'être. Sur ma peau perlaient

de petites gouttes de sueur dévoilant l'ambivalence dans laquelle je me trouvais. Le mauvais moment, le mauvais lieu, et la certitude de tenir le secret de la création artistique entre mes mains. La classe aurait pu disparaître dans une boule de naphthaline, j'étais dans mon paysage où les maisons pourrissent, où la mort rôde, et où des insectes carnassiers se nourrissent à même les blessures de personnages disgracieux. C'est là que je voudrais écrire moi aussi mon bestiaire affolé, en peintre qui assombrit un jardin de fleurs sauvages.

Et puis le mot *tubéreuse* a poussé dans la tête de tous mes élèves, et nous avons dérivé vers la forêt de l'amour, du danger, et du rêve. Tous, sauf elle, avide d'éprouver la transmigration par tous les pores de sa peau.

— L'amoureux dit de fermer les yeux et d'attendre : la narratrice pourra peut-être ainsi, une nuit, sentir le parfum de la tubéreuse. Tu dois faire exactement pareil, lui dis-je. Attendre.

— Pourquoi la nuit ?

— C'est une fleur à l'odeur inquiétante, Lydie. On la sent mieux dans l'obscurité.

Je regarde autour de moi. Je suis dans le bunker orange brûlé, en attente. C'est sur les murs tapissés de feutre que naissent les moisissures ici. Chaque nuit, le bunker rapetisse, grugé par les parasites. J'attends le jour où ils commenceront à vouloir me gruger les pieds, un orteil après l'autre. Je prendrai alors la fuite en boitant ; le bruit de mon envol ne réveillera pas les autres morts. C'est ce que veulent ceux qui m'ont conduite ici après tout. J'enfermerai le silence naturel dans la paume de ma main. Puis je sortirai en frôlant les murs, limace parmi les limaces. Sauf qu'ici, il n'y a pas de jardin pour la joie des limaces.

Lydie a suivi mon regard. À ce moment, l'odeur des murs reflue à l'intérieur de mes narines. Il me semble que les taches noires ont encore grandi. Je dois retourner au livre qui exhale sa propre vie dans un sac brun, sur mon pupitre.

Lydie frotte ses mains l'une contre l'autre comme si une étincelle de feu allait en jaillir, comme si elle allait redécouvrir une méthode de survie.

— Je ne sais même pas si c'est triste, dit-elle. Est-ce un parfum triste ?

Elle cesse son manège, la chaleur est réelle dans ses paumes.

— Plutôt solitaire, je crois.

— Ah, oui ? Ils ne sont pas deux ?

— Bien sûr qu'ils sont deux, mais sur la rive d'un autre monde.

Ses mains se remettent à bouger.

— Tu as déjà été deux, toi ? je demande.

— Oui, dit-elle. Il est parti avant moi.

— Où est-il ?

— Dans l'autre bâtiment.

Je voudrais sortir maintenant. Mourir pour de bon.

J'ai été amoureuse moi aussi. Ce n'est pas la mort qui m'a enlevé tout ce que j'ai eu, c'est la vie. Il me reste Can Xue, cette auteure au nom de plume inespéré : *dernière trace de neige*. C'est par elle que je sens le monde tournoyer et redevenir rêve. On a cru me priver de nourriture en ne me donnant droit qu'à un seul livre. Mais mon emprisonnement ici me permet d'en approfondir la connaissance. Une reconnaissance, devrais-je dire. On ne peut pas m'empêcher de me transformer.

— Être deux pour lire a été l'une de mes danses préférées, dis-je.

Lydie me regarde, ses joues sont roses, elle s'excite, comme si j'avais proféré une phrase pour initiés.

— Il n'y a pas de mystère, Lydie. Seulement, quelqu'un qui connaît avant toi ton livre de chevet, pour moi, c'est l'amour. Mais ce n'est pas ainsi pour tout le monde.

— Tu dois m'apprendre, dit-elle.

Il y en avait toujours une de son espèce dans mes cours. Prête à se changer en lièvre s'il le fallait.

— Je n'arrive pas à sentir, dit mon élève. Cette fleur dans le récit. Et même mon propre chagrin.

— Le chagrin est humain, pourtant. Tu sais ce que Zola a dit sur les tubéreuses? Lorsqu'elles se décomposent, elles ont une odeur humaine.

— Je ne sais même plus ce que c'est.

— Impossible, voyons.

Lydie pleure.

J'ai envie de lui faire goûter ses propres larmes. Elle me rappelle mon ancienne vie. Je m'escrimais à faire miroiter le moindre mot. Je décrivais des choses immondes enrobées de vie. Personne ne voyait la cible. On ne croyait qu'au reflet. Tu n'es pas une vengeresse, me disait-on. Pourtant, j'envoyais des crochets. Mais c'était à coups de mots qui serpentaient tels de beaux animaux à sang doux.

Maintenant c'est pire que tout ce que j'ai pu imaginer. Les mots ne signifieront bientôt vraiment plus rien. Il aurait fallu les entreposer avec leurs souvenirs dans des bocaux remplis de formol, y enfermer aussi l'essence

d'un être afin de le libérer à un moment comme celui-ci. Une patte de lapin aurait pu servir à faire revivre mille choses. Un squelette de bois dans un cercueil miniature, une chicane idiote en voiture, la perspective des champs de maïs, des promesses faites par les peupliers.

Je regarde ma pauvre petite élève. J'ignore comment lui faire comprendre que je ne suis pas là pour aimer. Je suis là pour rejouer la partie bâclée de mon existence, condamnée à occuper ce lieu duquel j'ai trop souvent souhaité m'évader. Je n'aurais pas dû métaphoriser ainsi devant les autres professeurs. Je n'aurais pas dû pactiser avec le diable avant de rêver à nouveau. Et je ne devrais pas non plus m'enhardir devant ma nouvelle classe. Mais c'est plus fort que moi : pour Lydie, je cède encore à la magie.

J'ouvre le livre de Can Xue à l'endroit où il est question de la tubéreuse et je caresse le mot avec mes doigts. Parfois une seule image suffit à me transformer. J'aurais voulu être chat à la fin, penser au repos, me tenir en équilibre sur un fil comme une funambule au-dessus des hommes. Pour l'instant, je subis l'oppression orange, dans l'expectative de mourir une seconde fois.

— C'est un parfum érotique, dis-je.

— Je ne suis pas certaine. Il n'y a rien de sexuel dans cette histoire. Et puis les personnages ne sont pas amoureux.

— Quelle importance ? D'ailleurs, ils sont amoureux.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce qu'il est dehors, et qu'il attend.

— Tu parles toujours de l'attente.

— Pourtant, je suis la plus impatiente.

Je replace le livre, tout au fond du sac, dans le noir.

— Je parlerai d'autre chose la prochaine fois.

— Non, dit Lydie.

Elle sort alors trois flacons de verre de ses poches. Son geste a été brusque, elle n'a pas réfléchi, et le liquide tangué à l'intérieur des flacons. J'imagine des bateaux de papier qui y flottent sans pouvoir ni naviguer ni faire naufrage.

Lydie place son trésor sur la table et nous restons toutes les deux suspendues au mouvement des liquides dans leur demeure. Elle, tout à son ravissement, et moi, dans la folie qui vient soudain de me traverser.

— Des parfums, dit-elle. Hier, je les ai cueillis.

Ma voix tremble :

— Tu les as volés ?

Elle raconte :

— La surveillante a gardé sa panoplie : elle change de vêtements toutes les semaines. Hier soir, j'ai attendu qu'elle s'en aille, puis j'ai fouillé dans un des casiers sous son bureau. J'ai trouvé trois bouteilles de parfum. Les étiquettes sont usées, mais l'odeur est tenace. Sens.

J'ouvre le premier flacon. Orange et bergamote maquillent un court instant la petite salle moisie. Le deuxième parfum demande plus d'attention, c'est la mandragore, un poème au paysage surréel dessiné lorsque j'étais vivante. Le troisième est une soirée paisible après la mousson. C'est celui que je portais quand je suis morte.

Tout me revient maintenant. C'était une nuit entravée par l'orage, le bruit du vent m'oppressait comme jamais et mon chat, affolé, galopait en feulant à travers l'appartement. Très vite, ma voisine a sonné à la porte. J'étais contente de lui ouvrir, car j'espérais qu'elle entre et traîne un peu avec moi. Mais elle n'avait plus d'électricité,

et elle voulait seulement m'emprunter des chandelles. Comme je n'en avais pas, je ne lui ai parlé que quelques secondes, quelques secondes de trop pendant lesquelles mon chat s'est jeté dans la tempête. Je l'ai senti passer entre mes jambes, et même si la pluie tombait à flots violents, je me suis précipitée sur le trottoir pour le rattraper. C'est alors que le ciel est devenu violet en un seul coup de pinceau. Un intense et rapide éclat de tonnerre, un craquement sec comme si une rangée d'arbres venaient d'être abattus dans une forêt, et j'ai glissé dans un autre monde. Les secours sont arrivés peu après. Je percevais encore du mouvement autour de moi, des gens, cette voisine que j'entendais gémir. Je voulais parler, mais l'air ne semblait pas pouvoir faire vibrer mes cordes vocales. J'étais aussi préoccupée par mes jambes, que je ne sentais plus. Ils ont déplacé mon corps sur un brancard après avoir tenté les habituelles manœuvres de réanimation. Je respirais encore au creux de mon anatomie, ainsi je me suis vue pénétrer dans le blanc du mini-hôpital de l'ambulance. Les portes se sont refermées. Ma non-vie venait de commencer.

— Ce sont mes parfums, Lydie.

— Je sais. Il y avait ton nom à l'intérieur de la porte du casier.

— Comment se sont-ils retrouvés ici ? Et le parfum de tubéreuse ?

— Il n'y en avait pas d'autres.

Je pleure presque, soulagée.

J'ai reçu ce parfum en cadeau le jour de mon dernier anniversaire. Il m'a permis de revivre l'amour. Une odeur insistante, quoique douce, trop présente, mais indescriptible à la fois, qui nous avait conduits, mon amant et moi, dans une nuit de délices. Mon corps, son

corps. Et des rideaux de pluie, des silhouettes, des débuts d'apparitions. Puis les mots de Can Xue, juste pour moi, dernières traces de neige déposées sur ma peau, piqûres froides tandis que les parois de ma pensée se déchiraient. Le livre dormait sur ma table de chevet.

Lydie continue de humer les parfums un à un.

Elle m'agace maintenant. J'aurais besoin d'être plus seule que seule. J'ai besoin d'invoquer ce jour où le parfum m'a rendue heureuse, ce jour où ma conscience s'est dépliée comme du papier de soie manié par des mains expertes.

Mais je dois comprendre.

— Referme les flacons, dis-je.

Lydie m'obéit.

— Alors tu connais la surveillante? Tu sais d'où elle vient? demande-t-elle.

— Peut-être.

Lorsque je suis arrivée ici, je n'ai pas cherché à savoir qui elle était. Une silhouette dans un espace à moitié éclairé, comme sur une photographie qui n'est pas complètement développée. Nous sommes fantômes après tout. Je n'ai pas voulu voir plus loin.

Je cherche comment formuler la vérité. Je viens à peine de la cueillir qu'il me faut la partager. Cette femme, c'est Théa, ça ne peut être qu'elle.

— Elle m'a tuée, dis-je.

La réaction de Lydie est surprenante. Sans plus poser de questions, elle se lève et dépose un baiser sur ma bouche.

— Je comprends, dit-elle. J'en étais sûre.

J'ignore ce qu'elle veut dire. Je n'aime pas ce baiser.

— Sûre de quoi, Lydie ?

— C'est une ennemie. Je l'ai perçu dès mon entrée. On l'est ou on ne l'est pas, c'est comme ça. Elle l'est, elle.

Je sais qu'elle a raison, même si j'ai menti.

Au moment où je suis morte, Théa s'était depuis longtemps éloignée de ma vie. Quelques années auparavant, on m'avait trahie et poussée à quitter le collège où j'enseignais la littérature. On avait glissé une enveloppe contenant la délation sous la porte du bureau de la direction. J'ai vite compris que c'était elle, Théa, l'amie bienveillante. La solitude avait alors grandi en moi comme une branche de laurier égarée, préparant ma rencontre avec Can Xue et la fleur de tubéreuse.

— Laisse-moi. Je suis fatiguée, Lydie.

De dos, la jeune fille ressemble maintenant à une orpheline dans un tableau naturaliste. Si c'était l'hiver, elle disparaîtrait dans la neige, vers l'horizon.

Je la rappelle.

— C'est pour toi, dis-je en refermant sa main sur le flacon que j'ai choisi. La mandragore est pour toi.

Un parfum solide qui lui donnera l'impression de résister.

— Demain ? dit-elle.

— Demain, nous parlerons de poésie.

Elle sourit un peu. Ses jambes paraissent immenses alors qu'elle s'éloigne dans le corridor.

Je reste seule dans la salle de classe du bunker. Je dois dormir. Je m'étends sur le sol. Je rêve à l'amie : elle m'empêche de revenir à la maison, elle me torture en

me parlant de mon amant, puis de mon chat. Je me réveille les cheveux mouillés ; l'odeur de moisi est sur moi.

Tandis qu'on m'allongeait sur la civière, j'ai cru apercevoir mon petit animal mort dans les bras de quelqu'un. Qui était-ce ? Et qu'advierait-il de mon chat ? Aurait-il une neuvième vie ? J'ai fermé les yeux et j'ai vu la bouteille de parfum sur ma commode, le livre sur ma table de chevet. Un miracle, après des années d'infortune. Je m'étais tenue si longtemps debout sur le ring, et il fallait que je baisse les bras au dernier moment. J'ai pensé à mon amour. Avait-il compris que je l'aimais ? J'ai pensé : oui. Puis mon cœur s'est arrêté. C'est tout. Le film de mon passé est resté bien à sa place, dans une armoire assombrie.

Je n'ai jamais mis ma foi en une religion. La finalité de notre existence sur terre m'a toujours été insupportable. J'aurais bien voulu croire à une vie après la mort, cela donne aux gens un salut d'avance, une explication au malheur. Je suis trop pessimiste pour ça. Je pensais qu'avec l'âge, l'angoisse s'atténuerait. Mais c'est la littérature qui m'a aidée, pas le fait de vieillir, au contraire. Maintenant, je sais que j'avais raison sur tout, parce que même la vie après la mort est pire que ce que mon esprit noir aurait pu imaginer. Je me récite les mots d'Antonin Artaud avec une ferveur nouvelle : *Nul n'a jamais été seul pour naître. Nul non plus n'est seul pour mourir.*

Je suis morte, oui, mais à aucun moment je n'ai été seule. On m'a tout de suite reconduite à une existence qui n'a jamais vraiment été la mienne.

Avant de m'enfermer dans le bunker, on m'a ramenée chez moi. L'arbre se tenait toujours debout devant la maison, charbonneux, foudroyé, appelant vers lui toute la densité de cette seconde d'infortune.

— Ne regarde pas, entre ! m'a-t-on ordonné.

Je devais trouver un objet à emporter avec moi. Où ? Je ne le savais pas encore. Je ne pouvais poser aucune question, et il fallait que je fasse vite. Alors je suis allée dans ma chambre, j'ai pris le livre de Can Xue sur la table de chevet. Je n'avais droit qu'à un seul souvenir, j'ai fermé les yeux et j'ai tendu la main vers elle.

— C'est ça ? a-t-on raillé en feignant de m'arracher mon livre.

Cet éternel mépris envers la littérature. J'ai encore reçu la flèche en plein cœur. Des centaines de petites cicatrices, presque invisibles, se sont réveillées. Elles ne guériraient pas.

Maintenant je suis presque calme. Le livre est avec moi, il me permet de me rappeler ma mort. On nous emmène ici pour qu'il n'y ait plus de possibilité de retour. À ce qu'ils disent, il y a trop de gens sur terre, et on doit nous enlever le goût de revenir à tout jamais. Cela fonctionne très bien dans mon cas.

Ma plus belle bouteille de parfum se trouve encore sur la table de chevet, dans ma chambre. Le nom de son créateur, trop peu connu, n'a pas su attirer la surveillante, car c'est ce qu'elle est devenue, Théa, aucun doute possible. C'est d'ailleurs ce qu'elle a toujours été, ma surveillante. Savoir qu'elle n'a pas touché au parfum, par ignorance surtout, me comble d'aise. Une revanche à l'odeur de cerise sur le point de se diviser.

J'ai attendu longtemps que la chance se penche sur moi.

Mes malheurs étaient bien sûr minimes comparés aux villes dévastées par les épidémies, aux famines, aux actes d'un Dieu inique. Ma maison n'avait pas brûlé. Ni mes souvenirs ni mes animaux n'étaient disparus dans les flammes. Mon pays n'avait pas encore été la proie d'extrémistes. Tout ce à quoi je tenais était simplement en train d'agoniser sous le grand ordre économique. Le mot *chance* lui-même avait été remplacé ; des métaphores guerrières contaminaient le simple fait de vivre. De petites phrases assassines discréditaient des populations entières. Des enfants, des adultes fauchés par le cancer, effacés du nouveau territoire de l'imaginaire. Le discours des vainqueurs était devenu celui du plus grand nombre. Mon malheur était petit : j'étais victime du mensonge quotidien, celui déguisé en art oratoire, en talent pour la comédie.

Mes élèves étaient chaque jour plus difficiles à apprivoiser. Ils étaient nombreux à garder leur ordinateur ouvert sur leur table pendant que je parlais de l'odeur des mots et du son de la page. Trop de papier pour rien, avait un jour expliqué un garçon aux besoins démesurés. Ses longs bras flottaient au-dessus de la tête de ses camarades comme des anguilles volantes ; il tendait un livre qui était la preuve de sa supériorité morale à mon égard. Il savait quelque chose que moi, trop vieille sans doute, j'ignorais. Mon monde était révolu, il était temps que je m'en rende compte. Trop de bruit pour rien, avais-je murmuré à la jeune fille assise en face de moi. Elle avait souri, complice.

Je manipulais ainsi certains élèves pour ne pas perdre le souffle. De plus en plus, je l'avoue. Mais je n'ai jamais été la coqueluche d'un groupe comme certains professeurs qui avaient une cour. J'étais trop sceptique pour ça. Indigène, du pays des mots, du territoire de la vigilance.

Personne ne dit jamais ce que cela fait de parler dans le vide. La sensation d'escalader des murs comme une mouche désorientée, l'impression d'être un gardien de prison. Si au moins ça avait été cela. Si au moins j'avais gardé une prison en sachant ce que je faisais. Si au moins je n'avais pas eu à les convaincre de la beauté de la vie écrite. Mais là aussi, il faut être du côté des vainqueurs : accepter les règles, séduire, reproduire.

Mon amie Théa savait s'y prendre. Elle faisait du temps et était rémunérée en conséquence. Le reste ne l'empêchait pas de dormir. Elle ouvrait et fermait la porte de la prison. Entre ces deux actions, elle gagnait sa vie sans pression, en dénigrant l'engagement des autres. À ses yeux, par exemple, j'étais trop naïve. La métaphore pour

le dire était : *tu donnes des perles aux pourceaux*. Je l'entendais chaque jour. J'en riais. Je la répétais. Ensuite, je perdais l'équilibre dans l'escalier.

J'arrivais en classe comme une bonne fille. Je donnais mes perles. Qu'est-ce que j'avais d'autre à donner ? Je faisais un nombre exagéré de blagues. Les pourceaux écoutaient sans entendre. Sauf quelques-uns. Ceux-là, je m'en servais comme levier.

J'apercevais parfois Théa en sortant de mon cours les bras chargés de copies à corriger ; elle entrait dans l'ascenseur et je voyais son dos lourd couvert d'un long manteau fuchsia. Sa tête semblait vouloir se détacher de son corps, pas par légèreté comme quelqu'un qui a envie de s'élever au-dessus des choses matérielles, non, plutôt parce que c'était à ce moment précis, quand elle ne se savait pas regardée, que son double fou et meurtri apparaissait et qu'une partie d'elle l'aurait piétiné si elle avait pu. Le reste du temps, elle jouait sur la scène d'un théâtre un peu guindé, et moi, curieuse, je regardais tourner cette harpie aux paroles ensorceleuses.

J'allais me souvenir longtemps de ce jour où elle est entrée pour la première fois dans mon bureau aux six parois sales. C'était l'hiver, et j'étais revenue au travail après un long congé de maladie. J'étais assise à ma place, je venais de donner un cours, encore plus essoufflée que d'habitude d'avoir autant parlé. Elle s'est penchée pour ramasser un trombone rose que j'avais laissé tomber par terre.

— C'est toi, Irène ? m'a-t-elle demandé.

Elle m'a tendu le trombone comme si c'était un objet précieux, comme si j'étais une célébrité dans mon lieu de travail, qu'elle le reconnaissait, et qu'elle devait, elle, tout faire pour me rendre la vie plus confortable.

— Irène, c'est moi, ai-je répondu comme un petit soldat.

Mes mains étaient moites parce que je n'avais pas dormi depuis des semaines, mes petites mains tremblaient à l'intérieur de moi, et tout ce que j'espérais c'était que rien ne paraisse, que cette enseignante que je ne connaissais pas, entrée en coup de vent dans mon bureau, ne me demande rien. J'avais l'habitude d'être assez gentille avec les gens : elle allait me soutirer mes notes de cours, je l'inviterais à prendre un café, un verre de vin même, que je lui offrirais, je serais généreuse, et pour le reste de la session, elle pourrait compter sur moi.

Je me décris comme une femme au-dessus de tout soupçon. La réalité est plus complexe, je n'étais ni soumise, ni bonasse, au contraire. Si j'acceptais volontiers d'aider les autres, c'était par culpabilité, pour dissimuler le fait que je ne me sentais jamais à ma place. Je n'appartenais pas à la communauté ; j'avais toujours un pied en dehors du cercle. J'espérais pourtant soutirer des aveux ; l'angoisse éprouvée devant la classe, je voulais la partager. Mais jusque-là, personne ne m'avait encore rien avoué, et j'étais face à cette femme comme devant deux possibilités : ou bien elle me voulait quelque chose, et je lui dirais oui, même si je n'étais pas encore assez forte pour ça, ou bien une relation d'un genre nouveau s'incarnerait dans ma vie. Je manquais encore de courage.

Quand j'ai croisé son regard en écrasant le trombone rose entre mes doigts, la deuxième possibilité s'est imposée. J'ai reconnu mon manque et j'ai désiré sur-le-champ qu'elle me dise qu'elle savait qui j'étais, quelle maladie m'avait affligée, je l'ai voulu, désiré, en même temps qu'elle le disait, et alors j'ai ri, parce qu'elle était drôle, très drôle même, et j'ai envoyé valser le poids de cette journée ordinaire.

— Des perles aux pourceaux, a-t-elle dit en faisant de grands gestes de comédienne.

J'ai vu ça comme une forme d'autodérision, une façon comme une autre de se protéger, une manière de désarroi en somme. J'ai compris trop tard qu'il s'agissait en fait d'un réel mépris.

— Aux puceaux, ai-je dit. Il y en a de si jolis !

— Tu es folle !

Puis :

— Je savais qu'il y avait une autre folle ici !

J'ai ramassé mon sac bourré de copies à corriger, ce sac qui m'affaiblissait bien plus que la dépression dont je m'extirpais avec peine à ce moment de mon existence.

Nous sommes sorties en riant, moi, solitaire, et elle, semblant appartenir au monde d'une façon presque trop naturelle.

Au bar, les compliments fusaient, elle se comportait comme si j'étais la reine d'un château que nous étions les seules à habiter. Pourtant, je n'ai jamais souhaité, ni avant, ni ensuite dans le bunker, cette forme de distance arrogante avec les autres. Mais pour l'heure, j'avais tout oublié, je croyais que ma chance tournait, j'étais ivre d'une future et inespérée amitié sur les lieux mêmes du travail qui m'avait rendue si fragile. Elle-même me la décrivait, cette amitié, comme une chose que je méritais, que je devais comprendre et qui faisait partie des changements nécessaires à toute vie.

Je l'ai écoutée. J'ai ri avec elle. J'ai expliqué mes versions des histoires. Celles que je lisais, celles que je vivais.

Les livres qu'elle ne connaissait pas l'intéressaient beaucoup. J'ai fait des listes. Exprimer sans retenue cette

passion que je devais dompter en classe m'aidait à rester en équilibre.

Nous avons ainsi continué d'échanger sur nos lectures, passant le plus clair de nos temps libres ensemble. Je suivais le rythme, je me laissais faire, mes heures se perdaient dans le flot des confidences. Théa me faisait parfois des commentaires sur ma façon d'enseigner, même sur ma façon d'être. Je le constatais, puis je négligeais de m'en souvenir. Elle me faisait à manger. Elle m'offrait des cadeaux. Elle accaparait mon attention lors des réunions de département. Le conte était assez banal, il se déroulait pour s'enrouler aussitôt comme un vieux parchemin trop longtemps dérobé à la lecture.

Et c'est ainsi que je suis devenue à la fois irremplaçable et tout à fait isolée dans le troupeau.

— Quel est le tien? dis-je à mon élève.

— Le mien?

— Oui, ton souvenir?

Elle est arrivée la première, fidèle à son habitude.

Ils ne sont pas nombreux, une quinzaine maintenant, car chaque jour, il en disparaît quelques-uns. Je ne sais pas si c'est le déménagement vers l'autre bunker ou si c'est moi qui les chasse. Peut-être. Tant mieux.

Ce matin, on m'a suggéré de leur enseigner autre chose. J'ai refusé.

— De toute façon, je n'ai rien d'autre, ai-je dit.

Pensent-ils vraiment qu'on puisse enseigner la littérature sans livres? Je devrais me souvenir que oui, mais je préfère oublier. Je ne force personne à m'écouter, je ne pousse personne vers un plus clair éden.

— Tu ne peux pas rester ici toute ta vie, m'ont-ils répondu.

J'ai éclaté d'un grand rire sonore et fou. Ça les a certainement calmés pour un temps.

Dès mon entrée dans le bunker, après une cérémonie de pacotille où j'ai été lavée et priée d'enfiler un costume pour mes noces noires, on m'a conduite dans cette classe. On ne m'avait prévenue de rien, et je n'ai pas tout de suite compris. C'était ça la mort, une pièce vide, et les murs moisis de mon passé de fonctionnaire? Tout ce qu'on m'avait prêché dans mon enfance était donc vrai, le péché, le paradis et l'enfer?

Puis les élèves sont entrés, un à un, pour former un cercle de jeunes personnes hallucinées autour de moi, et on m'a forcée à leur adresser la parole.

— Dis quelque chose sur la poésie!

J'étais pétrifiée.

Mais un de mes accompagnateurs s'est mis à me rudoyer. Il m'a poussée vers l'avant de la classe avec un bâton. Il tenait mon livre de Can Xue à la main, il me l'a tendu, presque jeté au visage, et m'a ordonné de lire.

J'ai ouvert mon livre, plus par amour au fond que par obéissance. Le cercle s'est défait et chacun a pris place à un pupitre. J'ai regardé cette académie fantomatique et j'ai saisi tout ce à quoi on me renvoyait.

D'accord.

— « Bulles de savon dans l'eau sale... » ai-je commencé.

Les élèves ont noté la phrase, tête baissée, tous, sauf une jeune fille qui s'est précipitée sur l'homme au bâton et l'a fait tomber par terre. Elle était enragée.

L'homme s'est relevé sans qu'aucune agressivité ne s'échappe de lui.

— Bien joué, lui a-t-il dit.

J'ai pensé que la scène avait été écrite d'avance tellement il n'avait pas l'air surpris. On voulait me tester. On voulait savoir où je me situais vis-à-vis de l'autorité. Mais ça n'avait pas de sens : ils le savaient, c'était sans doute la raison de ma présence ici. Et puis la jeune fille rageait. Sa colère était vieille, et réelle, de toute évidence.

L'homme a décrété que le cours était terminé.

La jeune fille s'est avancée vers moi, m'a prise par la main et nous sommes sorties de la classe. Elle m'a menée vers les dortoirs.

— Je crois que c'est toi, ici.

Le mot *professeure* était écrit sur la porte d'une chambrette. J'y suis entrée. C'était mieux qu'une cellule de prison.

— Toi, tu as droit à la solitude, a-t-elle dit en refermant la porte.

C'était Lydie. L'élève qui m'aiderait à accomplir ma tâche.

Elle semble loin de moi aujourd'hui.

— Lydie, ton souvenir ?

— Ce n'est rien d'envoûtant.

— Ce n'est pas un concours non plus !

Elle porte mon parfum. Je sens l'odeur qui hérissé sa peau d'une joie un peu forte pour elle. Elle devra s'y faire. Ce sera sa seule arme ici.

— Je ne te le dirai pas.

— Comme tu veux. Mais nous devons parler de la surveillante.

Je veux savoir comment s'incarne son personnage ici. Est-elle comme nous, dans l'entre-deux? Est-elle seulement morte? Je ne suis plus certaine de rien.

— Tu es là depuis longtemps, Lydie, raconte.

Elle réfléchit en fermant les yeux, la tête bien droite, en posture yogique. Plusieurs petites scènes se mettent en ordre dans sa tête, et je peux presque les voir. C'est une chose merveilleuse chez elle. Elle est à la fois transparente et animée d'idées complexes qu'elle garde pour plus tard.

— Le jour, elle est assise à son bureau, dit-elle. Nous l'apercevons quand nous passons d'un endroit à un autre du bâtiment. Sept fois par jour, cette vision agit sur nous comme une lumière, une douleur intermittente.

— Prend-elle des notes? Est-elle toujours seule?

— Les hommes s'arrêtent parfois pour lui dire un mot.

— C'est tout?

— Elle surveille le vide, Irène. Il ne se passe jamais rien, ici. Entre les cours et les repas, nous dormons.

— Mais toi, tu as remarqué autre chose, n'est-ce pas?

Elle sourit. Bien sûr qu'elle a cherché et trouvé la faille qui lui permettra de saboter le système.

— Après le repas du soir, elle ouvre la porte d'un petit casier, y passe la main, puis le referme. Elle porte les doigts à ses narines. Son sourire est obscène.

— Elle connaît l'odeur des parfums.

— C'est dangereux?

— Pour toi, oui. Pour l'instant, nous devons remettre les flacons à leur place.

— Mais elle sait déjà que quelqu'un les a pris.

— Elle ne dira rien si on les rend. C'est son jeu : laisser le doute nous pourrir la cervelle.

— Sa panoplie ?

— Les surveillantes ont peut-être droit à leurs vêtements. Ou alors, c'est son souvenir. Quelques robes de couturiers cousues les unes aux autres.

— J'aime bien celle-ci, me dit-elle.

Elle se lève pour faire quelques pas de danse. Sa robe anthracite, notre costume, se transforme en volée de papillons de nuit.

Je l'imite.

Nous sommes deux insectes sans nature.

— Comment elle t'a tuée ? me demande l'insecte.

— C'est une traîtresse.

Je lui raconte une demi-vérité : les menaces, la foudre, l'apparition d'une ombre sur les lieux.

— Elle avait un autre visage, dis-je.

— Quand tu es arrivée, Irène, elle s'est aussi transformée. On nous emmenait chaque jour dans la même salle, et la surveillante venait nous dire que des cours allaient bientôt nous être donnés. Elle semblait avoir hâte. Je me demande maintenant si notre présence n'était programmée que pour cela, ta venue parmi nous, et ton obligation de nous enseigner.

— C'est possible. À présent, je trouve que tout est possible.

— Enfin, j'ai trouvé étrange qu'elle ne soit pas là pour assister à ton entrée. Quand elle a repris sa place au centre de guet, elle avait changé. Un visage plus informe, plus inquiétant.

— C'est elle, dis-je. Je reconnais son corps. Et nul doute que c'est son vrai visage.

— Sa petite habitude du soir. Il fallait que je sache. C'est quand j'ai vu ton nom que j'ai décidé de les prendre. Crois-tu qu'elle nous a tous volés ?

— Nous allons le savoir.

Mes élèves viennent d'entrer.

J'ai envie de leur raconter. Que Can Xue écrit *pour se venger, pour exhaler des bouffées de miasmes*. Cela irait à l'encontre de tout ce qu'ils ont déjà appris. La littérature concevable et guérisseuse. Je choisis plutôt, pour l'instant, de leur parler de la couleur rouge et des ginkgos.

— « La poésie te charme, écrit Can Xue en exergue du premier dialogue. Elle te charme, afin que tu crées des miracles. » Que veut-elle dire ?

— Elle parle du pouvoir des mots, répond l'un de mes élèves.

Un garçon à l'œil gauche fermé.

— C'est un pouvoir ? Tu en es bien certain ?

— La force des mots, dit-il, c'est la force des rêves.

— Bien. En fait, cela peut être un pouvoir, tout dépend de la bouche qui les prononce. Heureusement, on parle de poésie. Celle qui désobéit.

— Le charme, interrompt Lydie, c'est comme attendre quelque chose qui n'existe pas. Un parfum qui s'envole aussitôt aspergé.

— Je ne crois pas, dis-je. C'est attendre quelque chose qui est déjà là, mais qu'on ne voit pas.

— Mais il lui dit que le parfum de cette tubéreuse n'existe pas. Et le miracle, c'est qu'elle le perçoit quand même.

Je souris. Cette demoiselle a toujours raison.

Nous continuons à discuter ainsi.

Des reflets rouges chatoient sur les murs et finissent par nous attraper.

À la fin, Lydie s'approche et me souffle à l'oreille :

— Je te ferai un jour entendre mon souvenir. C'est promis.

Quand l'heure sonne, elle disparaît avec les autres.

C'était encore l'hiver. Le plus difficile était de voir se former des petites flaques d'eau noire quand j'enlevais mes bottes pour chausser mes souliers. Je m'accroupissais pour tout nettoyer avec du papier absorbant volé à mon voisin de bureau en espérant que personne n'entre.

Depuis que j'étais l'amie de Théa, j'avais perdu un peu d'aise dans mes replis. Les professeurs avec qui je partageais mon bureau n'y traînaient pas longtemps, la seule qui pouvait apparaître à tout moment, c'était elle. Les battements de mon cœur s'accéléraient parfois. J'avais peur de recommencer à souffrir.

Pourtant, je la faisais entrer. Et elle me faisait rire. Tout prenait une allure burlesque avec elle, moi la première, rétrospectivement, ainsi penchée sur le plancher de béton. Si je lui décrivais la scène, elle était capable de s'accroupir à son tour pour laver le plancher. Discourant

en même temps à propos d'une phrase parfaite lue la veille, elle s'agitait pour me séduire, et cela fonctionnait.

Je ne savais comment cela se pouvait, mais la phrase parfaite finissait par se frayer un chemin au milieu du ridicule de la situation. J'oubliais Théa par terre, je tentais d'attraper le détail qui faisait vibrer la phrase citée.

De retour au réel, je la félicitais pour son impudeur.

À son avis, si je l'admirais ainsi, c'était que j'étais trop bien élevée pour me laisser aller comme elle. J'opérais une forme de contrôle sur ma personne, qui repoussait les autres.

Les autres? J'étais solitaire, en effet. J'avais bien sûr noté qu'au travail, mes collègues s'éloignaient de plus en plus. Non pas que j'aie jamais été très proche d'eux, mais s'il y avait eu un lien ténu, il se défaisait. Cependant, les amis ne m'avaient jamais manqué. Au contraire, j'essayais le plus souvent de préserver ma solitude.

Théa acceptait ça.

C'est pourquoi, à ce qu'elle disait, elle ne s'immisçait pas trop dans ma vie. Dans son langage, cela voulait dire qu'elle se retenait de me donner des conseils, même si j'en avais un besoin criant.

— Tu es mal entourée, s'est-elle tout de même risquée un soir.

En pleine tempête de neige, au bar, chaussée de mes bottes de loup et vêtue de mon gros manteau rembourré de duvet d'oie que je ne savais pas où mettre, je ne portais pas tellement attention à ce qu'elle disait.

Je craignais toujours la rechute, mais les médicaments faisaient leur effet.

Je voulais surtout sentir le nouveau parfum que je venais tout juste d'acquérir et, pour cela, je devais me débarrasser de plusieurs couches de vêtements.

Ce que j'ai fait, en quelques mouvements saccadés, comme si je secouais les rênes de mon cheval, observée par l'œil suspicieux de Théa.

— Attends, ai-je dit.

Le parfum enfin accessible, j'ai porté mon poignet à mon nez en fermant les yeux. L'odeur était toujours là, et, pour mon plus grand plaisir, réchauffée par ma peau. J'étais dans le deuxième temps, l'heure de vérité. Et cette vérité se révélait tout à fait mienne. La dernière bouchée d'une entrée à peine citronnée, empourprée par la sauge et le poivre noir. Une allée de cyprès que je traversais la nuit.

— Mandragore, ai-je dit. Sens-moi ça.

Elle a pris une bouffée du parfum.

— Tu sais ce qu'est la mandragore ?

— Un poison, a-t-elle répondu.

Son ton désapprobateur ne coïncidait pas avec l'image que je me faisais d'elle depuis le début. Le pincement à la poitrine que j'éprouvais parfois en sa présence avait peut-être une raison d'être après tout. Mais je n'étais toujours pas prête à y accorder trop d'importance. Son nez n'était pas très fin, c'était sans doute ce qui la rendait aussi hostile. La beauté du parfum m'aveuglait.

— Que disais-tu, Théa ? Je suis mal entourée ?

— Je t'en parlerai plus tard.

Cette vieille recette de manipulateur. Si elle croyait insinuer le doute en moi, elle avait mal choisi son moment.

— Comme tu veux.

Nous avons bu quelques cœurs saignants. Le visage de Théa était crispé, ses yeux petits comme des vers à soie blancs.

De mon côté, le parfum avait continué à me délier.

Une racine poussait sous la table tandis que la musique faisait bouger le feuillage, que j'imaginai vert sombre. C'était la mandragore, une racine à forme humaine. Je l'avais souvent vue en images, elle ressemblait à une poupée vaudou. Cette fois, elle ne figurait que le bas du corps, jambes et hanches fortes, longues lèvres s'affinant entre les cuisses. Le froid s'éloignait, tout en restant aux aguets.

Paolo Conte s'était mis à chanter *Sparring Partner*, et mon corps se tortillait sur la chaise. Ma chanson préférée jouait, j'étais aux anges.

— Si je faisais un film, ai-je dit à Théa, cette chanson jouerait tout au long.

— Tu es vraiment excitée ce soir !

C'était vrai. Je devinais aussi qu'elle ne s'expliquait pas pourquoi car, en l'occurrence, cela n'avait aucun rapport avec elle, ni avec les autres, d'ailleurs. C'était juste un moment où les choses sont ce qu'elles sont, concrètes, ensorcelées, mystérieuses.

— Les personnes chez qui tu étais hier soir, a-t-elle dit. Elles te rendent...

— Théa, tu cherches tes mots ?

— Tu n'es plus toi-même, Irène.

J'avais passé la soirée avec d'anciens amis que j'avais plus ou moins perdus de vue depuis ma maladie. Si désireux de me revoir qu'ils m'avaient fait une fête où tout ce que j'aimais était présent. Au collège, le lendemain, une joie ancienne irradiait autour de moi. Certains élèves commençaient d'ailleurs à m'aimer. Je fredonnais des chansons rythmées dans les corridors.

— Tu sais comment ils t'ont abandonnée, Irène.

— Abandonnée, tu exagères, Théa.

Ainsi ce que je lui avais raconté des semaines plus tôt se retournait contre moi.

— Tu m'as dit qu'ils étaient incapables de te supporter.

— Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire.

— Ce sont de bons amis, Irène? Ils étaient là quand tu as sombré?

Elle me regardait droit dans les yeux.

— Tu as pleuré devant moi, Irène. Ils t'ont fait te sentir faible.

En réalité, je les avais moi-même tenus à l'écart, incapable d'affronter leur maladroite assiduité.

— Tu as raison. Je suis faible.

Elle me rappelait aux mauvais moments de ma vie, c'était inutile, et malveillant.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dit, Irène.

Elle souriait maintenant. Elle allait me faire son cirque pour que j'oublie cette conversation et ça fonctionnerait pour un temps.

J'ai senti à nouveau la pulsation sur mon poignet.

— La mandragore, ai-je continué. Ce n'est pas un poison. On l'utilisait en sorcellerie.

— Toi et tes parfums !

Elle m'a repris le poignet.

— Je ne sens pas grand-chose.

Normal, ai-je pensé. Car cette variation relevait plutôt de la magie blanche.

— Je vais t'apprendre, Théa.

Mensonge. La racine qui me caressait sous la table me disait que je devais faire exactement le contraire. Ne plus rien lui apprendre. Un mur végétal opaque commençait lentement à s'ériger entre nous.

Notre bâtiment est construit sur le modèle du panoptique : des cellules de grandeur diverse, chambrettes, pour la plupart vides, classe, dortoir, disposés autour du bureau de la surveillante. Que ce modèle d'architecture carcérale, conçu au dix-huitième siècle, ait été transposé ici, cela me désenchante vraiment. On veut croire que, dans la mort, il y aura plus de grâce, au moins plus d'imagination. Mais la paresse intellectuelle est partout, je le constate encore une fois. Ce qui importe, c'est que les habitants d'un espace X se sentent surveillés. Qu'ils sentent qu'ils ne peuvent échapper à un pouvoir, aussi insignifiant soit-il.

Au bunker, même quand le bureau de la surveillante n'est pas occupé, il existe en permanence un judas illuminé qui entraîne notre pensée, si l'on n'y prend garde, vers l'aliénation. On meurt comme on vit, dit-on. Avant, je croyais que cette maxime assez bête se rapportait à la

vie intime. Mais il y a une sagesse dans cette phrase, et elle parle plutôt d'un enfermement politique.

Je sais grâce à Lydie qu'il existe un autre bâtiment ; son amoureux y est enfermé. Notre savoir s'arrête là. Nous sommes certaines toutefois qu'une forme d'ordre social préside au passage de l'un à l'autre. Nous devons gagner notre ciel, c'est le cas de le dire.

Ici, l'imitation de mon ancien lieu de travail serait presque parfaite s'il n'y avait cet aquarium vitré où baigne le corps de la surveillante. Sur terre, l'omniprésence est beaucoup plus pernicieuse. On nous regarde, on nous voit, on nous entend. L'anonymat, l'intimité même, sont devenus impossibles. Comme dans la prison de Jeremy Bentham. Comme dans la Chine de Can Xue.

Même si Lydie jure que la surveillante porte chaque jour des vêtements de couleur, je ne vois toujours que le poids de son être. Depuis que j'ai compris qui elle est, je le vois, je le ressens.

Je me demande souvent pourquoi ils sont là, mes élèves. Qu'ont-ils fait durant leur vie qui les oblige à passer ce temps avec moi ? Ont-ils été choisis au hasard, juste pour remplir la classe ? J'ai peine à y croire. Je ne suis certainement pas ici pour trouver des réponses aussi simples. Ce sont des enfants difficiles. Lydie, la révoltée. Ce garçon presque aveugle, Tobie, amoureux de *Mei aux idées noires par jour de soleil*. Lien, celle qui ne m'écoute jamais... Au moins, ils ne sont pas nombreux, j'ai peut-être enfin eu droit à une promotion.

Lydie ne m'a pas encore raconté sa mort. Si je pouvais revenir en arrière, dans ma vie, c'est une question que je poserais à mes élèves : de quoi êtes-vous morts ? Mais je n'ai pas été formée pour ça, je n'ai pas été formée du tout, et je suis arrivée ici avec ma pudeur. Avec ma peur

aussi, devrais-je dire. « De quoi êtes-vous morts ? » aurait pu donner des textes denses, oui, mais aussi, d'une certaine façon, aériens. La dernière année, nous lisions les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Allan Poe, et certains élèves forçaient un peu la porte. La plus silencieuse du groupe, la plus sage, avait écrit un conte cruel où elle allait rejoindre sa jeune sœur sur un nuage tout blanc, comme dans une publicité de yogourt allégé. Le texte parlait d'anorexie ; sa sœur était morte de faim, et elle voulait la retrouver. Elles dégustaient des kouglofs accompagnés de cafés viennois ; du haut de ce nuage elles crachaient sur tout ce qu'elles avaient quitté.

Et maintenant, me voilà qui n'arrive même plus à leur demander quelle était leur vie. Quand j'en aurai fini avec Théa, je vais tenter de me libérer.

J'attends Lydie dans ma cabine de décompression. Nous avons à faire, je suis presque trop excitée.

Depuis mon arrivée, chaque soir, après le passage à la cafétéria où nous mangeons des mets trop salés, je me retire, seule, dans le rectangle blanc, jusqu'à la fin de la nuit. Aucune décoration pour me distraire, aucune image, aucune photographie : tout ce que j'ai est en moi. Les mots vont finir par me consumer de l'intérieur.

Je me secoue. Lydie a cogné à ma porte au moment où je me voyais dessiner l'alphabet sur le mur avec mon sang. Un relent de romantisme. J'ai encore trop besoin de lumière.

— Le bunker est à nous ! claironne-t-elle.

J'ignore si c'est bien vu d'être accompagnée, en dehors des heures de classe et de repas. J'imagine que non, puisque Lydie a une flamme jaune dans le regard.

— Il n'y a rien de précis sur la nuit dans le règlement. Si on veut nous accuser, il faudra inventer une loi !

Elle a encore lu dans mes pensées.

Elle a raison, la suspicion ne règne que pour une raison : les lois ici sont déguisées. Il doit bien y avoir un meneur quelque part. Et ce n'est pas Théa, j'en suis certaine, elle se ressemble trop. Ou alors, nous obéissons à l'aveugle, déjà trop bien dressés, et la loi n'est rien, puisque secrétée par notre propre peur.

Nous sortons dans le corridor. Nous longeons les murs comme des prisonnières en cavale. Le fou rire nous gagne à tout moment.

Nous regardons l'une après l'autre par l'embrasure de la porte du dortoir. Tous mes élèves sont endormis. Leurs paupières bougent tels des draps recouvrant de jeunes corps. C'est étonnant comme ils ont l'air plus vivants ainsi plongés dans le sommeil. Leurs rêves se rejoignent peut-être dans l'espace des souvenirs. Peut-être caressent-ils un objet qu'ils ont trop vite délaissé. Ou alors leur animal domestique. Si c'est le cas, je les envie. Car il m'est impossible pour l'instant de me défaire de la mort de mon chat. Ses petites pattes sucrées sont encore tachées de brûlures. Ses yeux séparés de leur âme sont plus tristes que les miens.

Nous arrivons devant l'aquarium.

Lydie sent encore la mandragore, et la nuit, l'odeur pique et nous attire comme la lumière d'une lampe attire des brûlots dans la moiteur de l'été.

Je chuchote :

— Tu aurais dû te laver.

— Au contraire, professeure ! Le sillage sèmera la panique.

— Peut-être, mais ça pourrait aussi réveiller quelqu'un d'autre.

Lydie hausse les épaules, jeune et hardie.

Je me souviens alors de mon arrogance dans les bureaux de la direction. Tout ça pour me retrouver ici, dans la peur d'une chose qui n'existe pas.

Il y a un espace sous la porte. Je m'y glisse dans une sorte de limbo qui fait siffler Lydie.

— J'avoue que j'ai l'habitude.

En effet, à l'adolescence, je sortais presque toujours ainsi des toilettes publiques, de peur d'être enfermée. La saleté de mes vêtements ensuite me dégoûtait, moins pire toutefois que la perspective de rester bloquée, de crier alors que personne ne vient. On a dû me retirer ce défaut, car j'arrive à respirer dans ma cabine. Je m'y sens même assez bien.

L'aquarium a retenu l'essence de Théa. C'est elle, il n'y a plus aucun doute. Sa silhouette se dessine tandis que je serre la main de Lydie.

Elle me montre les casiers.

Elle sort de son sac les trois bouteilles de parfum et me les tend pour que je les remette à leur place.

Au même moment, elle aperçoit son nom écrit sur le casier voisin.

Je pose ma main sur sa bouche pour la retenir de crier.

À l'intérieur du casier gît une petite fleur d'origami, comme exilée à la fois de notre monde et de son propre jardin.

J'avais presque retrouvé ma vitalité. Une sorte de légèreté contrastante qui rendait parfois les gens mal à l'aise. Mais pas Théa. Bien sûr, pas Théa.

Elle avait finalement réclamé qu'on déménage son bureau juste en face du mien. Elle concevait, depuis la soirée au bar, que je n'étais plus aussi limitée, elle le concevait, mais ne l'intégrait pas, et elle tentait de me réduire à nouveau à un seul morceau de ma personne. Sa porte était toujours ouverte, et j'avais l'impression qu'elle m'épiait. À cette étape de notre relation, cela me paraissait encore inoffensif. Harassant, oui, mais inoffensif.

Elle finissait invariablement par traverser le couloir qui nous séparait. Bien installée dans ma chaise tournante, mes pieds sur l'écran orange, je l'écoutais jacasser à propos des autres professeurs, du programme qu'il fallait suivre tout en le condamnant, des élèves auxquels il ne fallait surtout pas s'attacher. Lorsque je sortais à sa suite,

l’empreinte de mes pieds demeurait sur la paroi telle celle de deux fossiles bien ancrés dans une matière vivante indéterminée.

Si nous croisions d’autres collègues, ils détournaient le regard. J’étais prise dans un pas de deux que je n’avais jamais voulu exécuter. J’ignorais comment me retirer, ni même si c’était ce qu’il fallait que je fasse.

Il y avait une robe noire dans ma garde-robe que je n’avais encore jamais portée. En soie brute, elle était ornée au collet de minuscules roses blanches cousues à la main. Elle me donnait une allure raffinée, délicate, à la Audrey Hepburn. C’était une folie que je n’avais jamais eu l’occasion de sortir de son emballage.

Un jour, j’ai eu un rendez-vous inhabituel avec Théa. Elle m’avait invitée au restaurant pour bien sceller notre amitié. Trois mois étaient déjà passés depuis notre rencontre, mais pourquoi pas. La session de cours était presque terminée. Le printemps s’annonçait miraculeux. Elle prétendait maintenant me faire sortir de l’ornière : ma dépression était devenue quasi invisible à l’œil nu, j’arrêterais ma médication — elle insistait —, je me trouverais un amant, je ne penserais plus aux enfants que je n’avais pas eus.

Je l’ai rejointe dans ma robe de soie brute.

Elle était assise à la table, une petite chandelle dansait déjà dans le bougeoir, et sa longue chemise neuve jetait des taches de couleurs chaudes sur les murs.

— Wow ! Quelle beauté ! ai-je dit en m’assoyant.

Elle a détaillé ma tenue sans faire de commentaire.

— Buvons, a-t-elle répliqué.

Tout au long du repas, Théa jetait des coups d’œil autour d’elle, à l’affût des regards. Les plats thaïlandais

se disputaient la meilleure place, mais elle, elle n'était plus aussi exubérante.

— Tu as l'air dangereusement en forme, m'avait-elle lancé au début de la soirée.

Une pointe de provocation dans sa posture m'avait fait rougir.

Mais plus tard :

— Au fond, cette robe, elle est trop sage.

— Voyons, Théa, elle est parfaite.

— Non ! Tu as l'air d'une sœur ! La preuve, c'est moi que les hommes regardent.

J'ai cru à une blague. En effet, pouvait-elle vraiment croire un tel cliché ? Elle l'avait dit comme lorsqu'on échappe une offense au cours d'un repas de famille, ou une vieille blague aussitôt regrettée, mais pouvait-elle le penser ? Cependant, il n'y avait pas la moindre ironie dans le ton qu'elle avait employé, et j'ai compris à la seconde suivante que c'était ce qu'elle souhaitait dire depuis mon arrivée.

Était-ce vraiment de la jalousie ? Ce sentiment, je le connaissais, il avait souvent tenté de me dépouiller de mes ailes. Elle le savait. Elle en savait d'ailleurs beaucoup trop sur moi.

Le regard des hommes, je m'en moquais éperdument. Pas Théa, de toute évidence. Elle m'a fait pitié à cet instant.

Mais la robe noire annonçait autre chose. Les petites remarques innocentes décapsulaient un mensonge hideux. L'amitié avec elle, au contraire de ce qu'elle m'avait fait miroiter, n'acceptait pas que je me porte mieux. Une histoire si ordinaire que je n'ai même pas eu l'idée d'y croire.

Je n'ai pas eu le temps de lui répondre. Le serveur est arrivé avec du riz collant sucré à la mangue et j'ai préféré me jeter sur l'assiette avec gourmandise.

Théa m'a regardée manger, étonnée, muette.

Elle m'a offert son propre dessert que j'ai accepté avec empressement.

Quand nous sommes sorties, elle dégageait une odeur que je n'avais jamais sentie jusqu'alors. C'était douceâtre et suri, comme du lait oublié sur le comptoir.

La lumière des lampadaires était belle, le soir assez chaud pour que je laisse ma veste sur mon bras. Les fleurs de ma robe apparaissaient puis disparaissaient selon l'angle de notre démarche.

Théa m'a dit au revoir à la station de métro, et je ne l'ai plus revue avant la fin de l'été.

Lydie pleure dans mes bras.

— Je ne croyais pas qu'on pouvait encore me faire mal, dit-elle.

Nous avons laissé la fleur d'origami dans son écrin meurtrier, en attendant la prochaine nuit où nous saurons faire ce qu'il faut. Mais j'ai dû faire preuve d'une raison presque douloureuse pour convaincre Lydie.

Théa lui a confisqué le cadeau de son amoureux. Elle a flairé le lien entre nous, j'en suis certaine, elle a trouvé comment atteindre la petite, pensant m'atteindre aussi, par ricochet.

— Je croyais l'avoir perdu, Irène, tu te rends compte. Je n'ai même pas osé te le dire.

Avant d'être emmené dans l'autre bâtiment, il avait confectionné pour elle ce présent. Ce sera le souvenir du souvenir, lui avait-il dit. Un cahier à dessin était arrivé

avec lui. Des pages remplies de visages crayonnés au charbon, des petits visages grisonnants d'angoisse. Ils étaient les deux premiers élèves de ma classe, mais pour une raison que nous pouvons maintenant envisager, on lui a fait savoir qu'il était prêt. L'amour s'est donc épanoui pendant quelques jours seulement. Mais c'est assez, quelques jours. Parfois même quelques heures sont suffisantes pour transformer une vie. Et ici, on ne supporte que la répétition.

— C'est exactement ce qu'elle a voulu : te mettre en tête que c'est toi qui l'avais perdu.

— Et pourquoi ?

— Pour t'affaiblir.

Elle pleure, de rage maintenant. C'est une possibilité qu'elle n'avait pas encore entrevue, qu'une partie de nous, peut-être la seule qui reste, survive entre les mains d'ennemis.

Nous sommes assises dans la classe. Je caresse ses cheveux en pensant aux fossiles de tatous sur les parois orange de mon ancienne école. Deux petits animaux secs qui m'observent de mon passé. Je me garderai bien de les reproduire, je ferai bien attention de ne pas placer mes pieds sur les murs, de ne pas afficher cet air désinvolte qu'on m'a tant reproché. Aucune trace de moi ne restera ici après mon départ.

— Viens, ma belle.

Je l'escorte jusqu'à son lit.

Je m'étends à côté d'elle jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Les autres, mes élèves, éveillés par le chagrin de l'air autour de Lydie, nous observent de leur territoire solitaire.

Je me réveille à l'aube dans l'encre d'un rêve. La respiration de tous les élèves s'est unifiée et c'est cette masse orchestrale qui m'a secouée. Je suis envahie.

Le rêve déjà m'avait avalée. Il était constitué d'une série de tableaux abstraits, tous de la même grandeur, de différentes couleurs, avec parfois une légère oscillation de la lumière. Je tentais de les déchiffrer, rien ne s'ouvrait. Dans un rêve, les choses et les êtres doivent avoir une silhouette ; un fil tangible, même quand il est invisible, les relie à la réalité. J'étais cette fois dans la mer de l'incompréhension.

Jusqu'à ce que le grand respire me ramène ici. Dans l'espace occupé.

Je me suis donc endormie dans le dortoir, collée sur le corps de Lydie. Cela ne me ressemble pas.

Elle dort toujours quand je quitte la pièce.

Je ne la contemple pas. Ni elle, ni les autres. Je dois fuir ce rythme étale si je veux survivre ici.

Survivre, ce verbe me fait soudain rire. Je ris dans le corridor qui mène à ma cabine. Je suis sur un navire de plaisance, je ris en bringuebalant sur le pont, je suis certainement ivre, et la mer s'est enfin déchaînée, et je ris sans penser au danger qui me guette. Mon rire est retentissant, il réveillerait les plus morts d'entre les morts, et c'est pourquoi, lorsque je me penche vers l'abîme, je l'aperçois, elle, la surveillante dans sa fausse tour d'observation, qui me jette son regard assassin.

J'hésite un instant à lui montrer que je l'ai reconnue. Dois-je ouvrir mon jeu ? Dois-je lui laisser croire que je suis la même femme que celle qu'elle a connue, déséquilibrée, enivrée de rien dans les corridors de l'école ?

C'est une ennemie, a dit Lydie.

Je vois la fleur d'amour se transformer en fleur de vengeance.

Mes lèvres forment aussi lentement que possible les mots qui m'ont toujours protégée :

— Je sais qui tu es. Je n'ai rien oublié.

Un sillon déchire aussitôt la peau glacée de son visage.

Mon sourire me suit alors jusqu'à ma chambre, avec les pas d'un enfant merveilleux. Je m'étends sur le lit ; j'ouvre le livre miracle sur le son d'une pluie qui arrête soudain de tomber.

Au milieu de l'été, j'ai reçu une première lettre.

C'était l'attaque d'un parfum qu'on devinait mal assemblé. L'artifice laissait entrevoir la suite, les sentiments étaient inversés. Pourtant, je me suis laissé prendre.

Chère Irène,

Tu as sans doute compris que je me suis éloignée. J'ai terminé la session sans assister à aucune réunion, et je suis partie m'enfermer dans un chalet, à la campagne. Je n'ai pas participé à la fête de fin d'année, pourquoi l'aurais-je fait ? Je ne fais pas partie de leur monde, mais toi oui, on dirait bien.

Toi, depuis la fin de l'hiver, tu n'as fait que changer.

La première fois que je t'ai vue, tu portais un grand chandail de laine vert, et ton visage était blême. Je me souviens très bien de ce moment. Tu m'as dit que tu

marchais sur un fil de fer. Avec ce chandail si lourd, tu n'y arriverais jamais. J'ai immédiatement perçu cette petite faille en toi.

J'ai voulu t'aider.

Mais tu n'es pas aidable. Tu ne l'es plus pour moi en tout cas.

Je voudrais t'expliquer pourquoi.

Je désapprouve tes nouvelles amitiés. Tu comprendras plus tard, c'est inévitable, mais pour l'instant, je ne peux plus être témoin de ça. Les gens se servent de toi, Irène, ils se servent de ta force, de ta faiblesse et de ta naïveté.

Tes étudiants aussi t'exploitent. Tu n'arrives pas à imposer de distance. Je pensais que tu apprendrais. Et puis, non.

Je te vois discuter avec un petit groupe dans le corridor. Ensuite, je te vois distribuer des livres, comme s'il s'agissait de caresses. Viendra le moment où tu oublieras qui tu es.

Il n'y a pas longtemps tu m'as dit : « Ce que j'écris est tellement métaphorique, je vais me faire tuer, je vais me faire livrer aux lions, on va me déporter dans un autre siècle ! »

Tu t'es donc mise à écrire.

Je ne poserai pas plus de questions.

Mais je n'ai pas compris ce que tu as voulu dire, et je ne suis pas certaine que tu le comprendras toi non plus. Peut-être que ce n'est pas utile ? Je n'aime pas la poésie. Comme tu sais.

Je te soubaite malgré tout un bel été.

J'espère qu'à l'automne, tu iras mieux.

Théa

J'ai remis la lettre dans son enveloppe aussitôt après l'avoir lue et j'ai déposé un millefiori dessus comme si un quelconque vent avait pu l'emporter puis en disséminer les mots dans l'air de mon appartement.

J'y suis revenue. L'irritation faisait maintenant rouler le presse-papier entre mes mains nerveuses, et je tentais de lire entre les lignes, autre chose, une erreur encore, même une forme d'humour qui m'aurait fait oublier les regards, les petites aiguilles de sapin noir sur la langue.

Elle me brûlait les mains. Je l'ai déchiquetée avant de jeter les restes à la poubelle. C'était inutile, je pouvais en réciter chaque ligne par cœur, et je savais qu'il en serait ainsi longtemps, j'ai une mémoire implacable pour les choses qui font mal. N'empêche, l'image me plaisait : j'avais transformé en confettis les mots et la voix de Théa.

C'était juillet, elle avait loué un chalet dans un coin reculé de la province. Elle m'en avait parlé tout l'hiver, faisant même des plans pour que j'aille la rejoindre. Mais depuis le soir de la mandragore, elle ne m'en avait plus glissé un mot. C'était tant mieux. Car jamais je ne partage de chambre ou de maison de campagne avec quiconque et je ne voulais pas être jugée là-dessus. Ce qu'elle aurait fait, bien sûr, comme la plupart des gens. Je parlais toute l'année, je ne voyais pas pourquoi je devrais, en vacances, être obligée encore une fois de discourir sur tout et sur rien. Le bunker a ça de bien, je peux me réfugier dans la solitude le soir venu.

Il est vrai que j'avais commencé à écrire des poèmes, des mouchoirs de poche que je dépliais avant de partir au collège. Si j'en avais eu le talent, j'aurais peint des ex-voto

surréalistes avec des femmes à têtes d'animaux. Je rêvais d'un mot la nuit, et le lendemain, je le plaçais dans un paysage blanc, puis je formais des vers que je voulais être la seule à saisir. Ensuite, j'enseignais les rudiments de l'analyse littéraire. Je me perdais en explications, je confondais les figures de style. J'avouais mon incompetence à Théa.

Je ne lui avais jamais montré mes poèmes, ils étaient à moi. Mais je lui avais peut-être, dans un moment d'excitation, raconté ces moments de fuite.

J'allais dire *prière*, ces moments de prière. Mais ce n'était pas ça. Je pouvais simplement fuir, chaque matin, sans demander d'aide, en quatre vers bien sculptés.

Le clou de la lettre, c'était donc ça : elle ne comprenait pas ce que je disais. Jusque-là, le langage avait été sa force. Mais voici que mes poèmes lui faisaient ombrage. La robe noire, la mandragore, et maintenant la poésie : elle avait beau écrire qu'elle s'était éloignée, en réalité, c'était moi qui lui échappais.

Pauvre Théa. Ce n'était pas bien grave. J'allais être plus forte qu'elle et lui pardonner. Un été nous séparait et à son retour, tout rentrerait dans l'ordre. Le fait que je respire mieux sans elle était un argument secondaire que j'avais décidé encore une fois d'oublier. Mais l'amitié ne fonctionne-t-elle pas toujours ainsi, oscillant entre la proximité et la distance, la franchise et les non-dits ?

— Elle sait voler, leur dis-je.

Je ne connais pas la littérature chinoise. Mais je vois une rivière couler sous les mots de Can Xue où passent des années de soie colorée, des enjolivements floraux, des rêves, des guerres et des mariages fantômes. J'imagine une robe rouge et l'esprit du ginkgo s'adoucit au fond du lac. Je peux aussi citer par cœur deux ou trois poésies chinoises, parler de révolution noire et de l'âme solitaire et hantée de l'écrivaine. C'est plus facile depuis qu'il ne me reste qu'un seul livre. Je me défais de mon angoisse de femme qui ne sait rien d'assez complet, je me délivre de la dictature de la totalité, je me fous de mon défaut de papillon infidèle qui vibre d'un fragment à un autre. Car je n'ai plus que moi, et mes images, et le livre de Can Xue.

Un petit groupe s'est soudé autour de Lydie. Les autres oscillent entre envie et agacement. Est-ce que je serai

bien notée par la surveillante puisque cela reproduit parfaitement ma vie de mortelle? Je ne sais pas encore, et c'est là que se trouve l'ignominie de ce type de pouvoir, quand les ordres sont confus, voire invisibles. Enfin, je suis certaine que je parviendrai un jour à les hypnotiser, ceux-là, tous, avec le son de ma voix. Un vers ou deux, un dialogue au paradis, et ils seront envoûtés. Une chose que je n'ai jamais réussi à faire dans le collège où j'étais souvent traitée comme celle qui vend des notes aux clients insatisfaits. Ce n'était pas leur faute, c'était le monde et son calcul. Quoique aujourd'hui, rien ne me retient de dire qu'ils en étaient aussi responsables, que c'étaient eux, la rumeur principale, ceux qui préféreraient toujours les livres sans langage.

Je reprends l'étude du troisième dialogue :

— Depuis l'enfance, elle sait voler. Si quelque chose l'effraie, elle se met sur la pointe des pieds et s'enfuit. Elle survole une rivière coupant le monde en deux, une ville aux rangées d'immeubles en béton, des montagnes aux pics enneigés et bleuis. Une grue de papier qu'elle a pliée elle-même l'accompagne jusqu'à toujours.

J'ouvre la main pour qu'apparaisse la fleur de Lydie. Elle me sourit de son sourire triste.

J'indique à mes élèves notre « unité » de travail et leur demande :

— Comment s'échapperait-elle d'ici si elle ne savait pas voler?

Olympia, la plus timide d'entre eux, se lève subitement de sa chaise. Elle tente de dire quelque chose, ses paroles s'embrouillent, nous rions. Elle me demande enfin de relire le passage sur le loriot. Je m'exécute. Puis je la remercie de s'attacher ainsi à un symbole de bonheur. Pour ma part, au premier soir de ma lecture, j'avais retenu la

chasse aux lombrics et les morsures de serpents. Mais je suis prête à parler du bonheur. Surtout sous la forme d'un petit oiseau jaune.

Je leur demande ensuite d'écrire un poème.

Celui de Gustavo, le garçon aux mains tristes, raconte une journée d'enfance au bord de la piscine.

Tobie, celui qui ne voit que d'un œil, s'approche d'une extase amoureuse, ses vers voguent vers un feu d'artifice.

Olympia fait revivre le vent.

Siri, c'est le silence.

Le mien rappelle le regard fixe de mon chat.

Le cours terminé, Lydie me rejoint dans ma chambre. Elle n'a pas lu son poème aux autres, et je me dis qu'elle a besoin d'un endroit secret pour le dévoiler. C'est un poème de révolte, j'en suis certaine. Elle le cache dans la poche de sa robe grise comme un mouchoir sale. Elle le cache avec fierté. Je pourrais la forcer à me le montrer, mais pour le moment, nous devons discuter d'autre chose.

Théa n'est pas apparue de la journée, l'aquarium est resté vide. C'est inquiétant.

— Son regard a croisé le mien, Lydie. J'ai ouvert le feu.

Un soupçon de regret maquille ma voix. Lydie sait cependant comment effacer ce qui ne sonne pas tout à fait juste.

— Tu jubiles, Irène, ne dis pas le contraire. C'était manifeste pendant la classe.

Je sens un peu d'agressivité dans sa voix. Je n'exprime peut-être pas assez d'altruisme.

— Je vais t'aider à reprendre ta fleur, Lydie.

Elle trépigne comme un enfant devant son cadeau.

— Avant, laisse-moi te montrer quelque chose ! dit-elle.

Nous sortons de ma chambre comme deux bestioles rapides et invisibles. Nous ignorons s'il y a des saisons ici, mais il fait sombre comme lors d'un après-midi d'hiver. C'est une chance, les cellules restent closes, le repos de nos camarades est salutaire. Peut-être n'aurons-nous bientôt jamais plus besoin de dormir, mais les habitudes humaines semblent pour l'instant tenaces. Il faut croire aussi que même dans la plus grande séparation d'avec le monde demeure le besoin de solitude.

Il y a une pièce cachée par un mur peint en trompe-l'œil à l'extrémité nord-est du bâtiment. Personne ne la connaît sauf Lydie, la curieuse. C'est le seul endroit ici où l'on peut se retrouver hors-champ, un privilège de hauts fonctionnaires. Elle m'y conduit, puis nous reprenons un moment nos esprits devant la porte de la chambre de Théa. J'y appuie mon oreille doucement : pas de bruit. Pas de froissement de draps ni d'orchestre de rêves. Lydie me pousse avant de poser ses deux mains sur la poignée. Elle me jette le regard de qui s'apprête à faire éclater la serrure d'un coffre-fort. Elle ricane :

— La rébellion commence avec la connaissance !

Elle entrouvre la porte.

— Voilà. Maintenant, c'est toi qui l'épies !

Dans le lit, le corps de Théa. On dirait qu'elle ne respire pas. Je m'imagine asperger l'air de parfum pour lui rappeler son passé. Qu'elle se réveille dans un état de peur indistincte. Je souffle quelques mots de notre

ancienne vie au hasard. Lydie me tire par le bras, elle referme la porte, nous remontons le long corridor jusqu'à l'aquarium.

— La voie est libre, c'est à toi ! dit-elle.

Je m'accroupis devant le casier qui porte mon nom. J'en sors le parfum à l'odeur de mousson, j'ouvre le flacon, j'inspire.

Lydie m'encourage à prendre les autres.

— Pas tout de suite, dis-je en replaçant le flacon où il était.

Je me rappelle avoir réussi à faire venir l'odeur d'un soliflore juste par la pensée. La première heure est facile à capter. La deuxième et la troisième n'offrent pas leurs notes sans une concentration absolue. Je dois retrouver cet état pour ramener vers moi *in absentia* le parfum de la tubéreuse.

Lydie approuve. Elle a déjà passé la main dans l'autre casier, et la fleur d'origami lui appartient à nouveau.

Elle sort le poème de sa poche et le dépose, encore plié, à l'endroit où se trouvait le souvenir de son amour.

— Maintenant, faisons réapparaître ton chat ! lance-t-elle en pivotant sur elle-même.

Elle récite le fragment de mon poème qu'elle a retenu :

*Pattes noires cambrées
Sur les hauteurs
Je m'assois à côté du monde
Et retrouve ma nuit*

Sa danse, le cramoisi de la fleur qui oscille dans l'air nous conduisent vers une résistance plus forte et plus profonde que prévu.

La deuxième lettre est arrivée à la fin de l'été. Elle révélait, bien à son insu, le cœur du sujet.

Chère Irène,

(encore cette fleur insipide)

Chère Irène,

J'espère que tes vacances ont été aussi belles que les miennes au fond du bois. Dis-moi que tu n'es pas restée en ville!

Je me suis bien reposée, et j'ai pu de façon sereine penser à notre amitié. Tu n'as pas répondu à ma lettre et je comprends pourquoi. Elle était sans doute un peu dure, précipitée.

J'ai su que tu allais donner le même cours que moi cet automne.

Peut-être pourrions-nous en discuter ?

Je t'embrasse et me plonge dans le charmant dix-septième siècle !

C'est de l'ironie bien sûr, mais d'une manière ou d'une autre, il s'agit d'un cours obligatoire et je n'ai pas l'intention de réinventer la roue. Tu ne devrais pas non plus, même si tu te crois toujours obligée d'en faire trop. Là-dessus, je peux t'aider.

Appelle-moi, je suis en ville.

Théa

J'avais vaqué à lire, à écrire des poèmes et à flâner en ville une partie de l'été, justement. J'étais assez seule, mes quelques amis voyageaient, ce que je n'avais ni la force ni les moyens de faire. Je nageais à la piscine du quartier tous les matins : une fausse discipline, car je passais beaucoup plus de temps assise sur ma serviette à observer les autres qu'à faire des longueurs. N'empêche, j'étais bien. Le médecin avait diminué ma médication, et je me sentais mieux préparée pour la rentrée que l'hiver précédent. Je n'appréhendais pas la guérilla avec des classes trop remplies. Je ne pensais qu'à mon sujet. Je visitais les manoirs et les décors cryptés du romantisme noir et du roman gothique. J'avais presque hâte de raconter la genèse du roman de Mary Shelley et je voulais aussi orienter mon cours sur la transgression d'une manière qui allait — cette fois j'en étais certaine — intéresser mes élèves.

J'étudiais certains motifs de *La chute de la maison Usber* quand j'ai reçu la lettre de Théa. L'écriture raffinée

de Poe me donnait un peu de mal, et je tentais de capter quelque ironie à travers la structure du conte. Je lisais avec mon siècle, et l'allégorie elle-même me semblait utilisée avec distanciation. Les nombreuses représentations des personnages de Roderick et de sa jumelle Madeline, les références à l'auteur dans plusieurs productions télévisuelles changeaient aussi ma perspective. Cela me conduisait sur le territoire de la série noire et je m'y perdais avec bonheur. Je filais ces pistes de lecture, et je m'amusais.

La lettre de Théa a réussi à me ramener pendant quelques jours à la réalité de l'enseignement : j'avais beau inscrire toutes mes passions dans la fabrication de mon cours, les quinze semaines passeraient et j'aurais sans doute encore l'impression de m'exciter dans le vide. J'avais envie d'être ailleurs, de tout recommencer sans témoin, sans possibilité de glisser dans un langage trop entendu.

Je ne l'ai pas appelée.

L'atmosphère était fébrile au collège. Le syndicat nous avait avertis : l'automne et surtout l'hiver seraient chauds. En effet, les étudiants se préparaient à entamer une grève qui durerait des mois. Mais pour le moment, nous l'ignorions, la plupart d'entre eux aussi d'ailleurs. Les discussions s'animaient encore calmement entre les professeurs, dans les corridors, mais une tension était palpable et ne laissait rien présager de facile. Théa faisait mine de ne pas entendre, elle se dirigeait toujours vers sa classe l'air d'être au-dessus de l'actualité. Ça ne nous regarde pas, répondait-elle si on la questionnait.

Dans les faits, c'était elle qui m'interrogeait. Est-ce que j'écrivais encore des poèmes? Avais-je rencontré quelqu'un au cours de l'été? Les livres que j'avais mis à l'étude ne me donnaient-ils pas trop de mal? Est-ce que je ne dérogeais pas au programme? Bien sûr que non, mes choix étaient conformes, les auteurs dont j'enseignais les œuvres faisaient partie du manuel à l'usage du parfait enseignant. J'aurais même pu mettre Sade ou Lautrémont au programme si mon désir avait été tel. L'analyse littéraire peut édulcorer n'importe quel livre. En réalité, c'est à son corpus à elle que je désobéissais, au corpus que nous avions considéré une fois ensemble.

— Tu ne parles que de la mort, ce sont tes obsessions que tu enseignes, m'a-t-elle envoyé un matin.

— Et alors? Je ne te pensais pas si prude, Théa!

Ça l'a refroidie.

J'avais touché une corde sensible. Elle qui se targuait d'être plus excentrique que les autres, voilà que j'avais percé à jour son côté conformiste.

Nos retrouvailles s'étaient exécutées en une brillante saynète. J'avais préparé mes regrets, elle les siens. Je voulais la paix. Je l'avais obtenue. Le menuet se dansait sur un linoléum couleur ciment.

Elle passait me voir tous les jours dans mon bureau, comme au début. Je la laissais faire, par lâcheté, peut-être. Soupçonnais-je instinctivement un danger? Je pouvais encore rire de ses clowneries, je l'avoue, je pouvais boire quelques verres avec elle avant de rentrer vite à la maison pour nourrir le chat noir que je venais juste d'adopter. Cependant, elle n'avait plus d'emprise sur moi.

Après ce matin où j'avais piqué son orgueil, elle a commencé à espacer ses visites.

Puis, une fin d'après-midi, alors que je venais de refuser de l'accompagner pour boire une bière, elle m'a demandé comment s'appelait mon chat.

— Shelley, ai-je répondu à contrecœur.

Je savais bien qu'elle serait insensible à la douce ironie de ce nom.

Elle a éclaté d'un rire tapageur, puis est sortie de la scène. Une trappe s'est définitivement ouverte dans le plancher de notre petit théâtre.

Le danger était réel.

Vers le milieu de la session, lors d'une réunion, Théa m'a interrompue alors que je donnais mon point de vue sur un système d'éducation soumis aux lois du marché tel que décrié par de nombreux leaders étudiants. Selon elle, je n'avais pas voix au chapitre, ayant été absente trop longtemps. J'ai essayé de répliquer. Ça n'avait aucun rapport, je parlais de vision générale, pas de notre collègue. Elle a contre-attaqué, m'a reproché mes choix littéraires douteux, appartenant à un sous-genre à son avis, et qui n'aideraient certainement pas les élèves à réussir leur épreuve finale.

Elle ne se souciait pas des élèves, nous le savions tous. Est-ce pour ça que personne n'a cru bon de se porter à ma défense? Deux des plus anciens professeurs, attachés au classicisme français, d'avance hostiles à l'agitation sociale imminente, manifestaient pendant ce temps leur appui à Théa en lui envoyant des signaux complices.

C'est avec eux qu'elle a quitté la réunion, triomphante. Une bien pauvre apothéose, sans doute. Sauf que moi, j'étais déjà fichée. J'étais une promeneuse dans un

domaine, et un de mes pieds venait d'être pris dans un piège, et je ne le savais pas ; je croyais encore aux récits, à la fuite, aux fantômes, aux maisons délabrées, au langage de la nuit. Mais dans la foulée des événements qui allaient bouleverser le pays, tout a tourné ensuite au cauchemar.

— Quand le parfum se dépose sur votre peau comme un vêtement ancien jamais porté, même le ciel se retourne sur votre passage, leur dis-je.

Lydie a placé sa fleur d'origami sur sa table, tous les regards sont fixés sur cette joie tandis que j'explique comment humer l'odeur d'un parfum. Can Xue a écrit sur une fleur de nuit : je fais appel à la mémoire des sens pour que la poésie soit manifeste. Ainsi, pour mes élèves, je reconstruis l'instant de la découverte.

— D'abord, des notes humides et vertes commencent à se déployer. Ensuite, les rideaux s'ouvrent sur un jardin de fleurs interdites. Puis ce sont les pétales moisissés, et le bois trouvé dans la forêt, et la pièce où l'on se trouve qui se remplit de fantômes.

— C'est comme au théâtre ! s'exclame Olympia.

Je suis comblée et rougis à mon tour.

— Merci, Olympia !

Je relis une ixième fois le dialogue premier. Plus les jours passent, plus je lis lentement, et plus les mots s'ouvrent comme de multiples printemps. On croirait que même la mort a fui depuis que la fleur d'amour est revenue.

Dans la nouvelle de Can Xue, une femme va vers un homme et il lui dit de fermer les yeux et de compter jusqu'à cinq, peut-être ainsi pourra-t-elle enfin sentir le parfum de la tubéreuse. Le premier jour, ses jambes s'agitent comme des serpents, ensuite, elles se transforment en algues froides. Elle sent le parfum dans l'eau, puis dans l'air. L'apparition est parfois si violente qu'elle s'évanouit.

Cela a à voir avec l'amour, disent mes élèves. Je ne suis pas certaine qu'il convienne d'être aussi romantique, mais je les préfère ainsi. Nous avons enfin et pour de bon quitté les rives étroites du rationalisme.

C'est ainsi que nous nous retrouvons en train de dégager de la structure même du texte, tous ensemble, c'est la nouveauté du jour, une méthode plus complète pour faire apparaître les choses.

À la fin, j'écris cette méthode au tableau :

- 1) Dresser l'oreille.
- 2) S'appliquer jusqu'à saisir que la chose n'existe pas.
- 3) Tâtonner dans l'obscurité.
- 4) Attendre chaque jour jusqu'à minuit.
- 5) Escalader des dunes de sable.
- 6) Courir comme le vent jusqu'à l'autre.

Quand je me retourne, je vois qu'ils se sont presque tous levés de leur chaise. Ils se seraient mis à applaudir d'excitation, à ce moment, comme des enfants vivants, si Théa n'avait pas fait son entrée dans la classe.

Une pensée me donne envie de rire : ce n'est certainement pas l'apparition que nous attendions. Mais je me retiens bien de la formuler. L'instant doit être sérieux.

Elle regarde le tableau, puis notre classe désordonnée.

Elle hésite, et s'enrage, je le vois à la rougeur de ses joues.

Je m'approche :

— Que veux-tu, Théa ?

Elle aperçoit la fleur d'amour sur la table juste en face de la mienne.

Il se passe alors une chose incroyable : tous mes élèves se déplacent pour créer un mur entre Théa et Lydie. Je reste là, chef d'orchestre d'un improbable et hallucinant orphéon. Dans ce tumulte, je ressens une douce éternité.

Lorsque Lydie prend sa fleur rouge dans ses mains, les autres élèves se rassoient dans le rythme parfait d'une chute de dominos, puis le silence s'installe.

C'est à moi de parler.

— Tu es dans ma classe, Théa. Alors dis-moi ce que tu veux.

Elle n'a pas l'air de remarquer l'absurdité de mon affirmation. Elle prend plutôt un moment pour forger son mensonge, mais il n'y a rien à faire : c'est moi, elle me veut, encore et encore.

Je demande si elle fait plus que nous observer de son poste de guet. Si chacune de nos paroles est entendue,

et je crois maintenant qu'elles le sont à voir son visage, elle doit être en train de se désorganiser.

— Je veux savoir ce que vous faites, déclare-t-elle enfin.

Le ton est autoritaire.

Je lui désigne le tableau.

— Tu vois, nous écrivons une sorte de liste. Mais ne t'inquiète pas, nous savons que nous ne pouvons pas nous évader. C'est de la poésie !

Je m'adresse à mon assemblée :

— N'est-ce pas ? Ce n'est que de la poésie ?

La réponse du public est immédiate. Théa, qui n'a pas l'habitude d'être ainsi moquée, se met alors à vaciller. C'est à son tour de ne plus sentir de vie dans ses jambes.

Elle sort de la salle sans même claquer la porte.

C'est pendant la nuit, ensuite, que mon chat apparaît pour la première fois. Je l'appelle :

— Shelley !

Deux sauts gracieux sur mon ventre, puis il disparaît par la fenêtre invisible.

Tout a commencé par un petit carré de feutre rouge.

La colère a tourbillonné, la rue a été habitée, la ville, puis le pays tout entier s'est divisé en deux, et, bien sûr, on a fini par demander aux professeurs de jouer les agents de l'ordre social.

J'ai refusé.

Théa a fait plus qu'accepter.

Il se peut malheureusement que les choses soient aussi simples que ça.

La maison Usher s'était effondrée depuis longtemps lorsque Théa m'a téléphoné un soir pour me demander si j'étais morte.

Mes élèves avaient apprécié les discussions autour de la nouvelle de Poe : le fait divers ayant inspiré l'auteur, les anecdotes autour de la peur d'être enterré vivant, la gémellité étrange de Roderick et Madeline. Cependant le texte lui-même leur avait finalement résisté. Certains avaient affirmé bien fort que l'auteur aurait dû le raccourcir, que les références à d'autres livres étaient superflues. Je m'étais emportée, essayant encore une fois, en vain, d'expliquer la mise en abyme.

La même chose s'était produite avec le roman de Mary Shelley. Ils attendaient une histoire de monstre facile à lire et se retrouvaient dans des paysages glacés, aux confins d'un monde où la vengeance est compagne de l'exil social. Le père de la romancière était un précurseur de la pensée anarchiste, et sa mère avait écrit un manifeste féministe. Je tentais une lecture politique du roman. Eux me ramenaient sans cesse au manque d'action dans le livre. J'insistais. Le contexte me le dictait. Je parlais de subversion et de la valeur du doute, et du noir, dans une époque où le discours des humoristes nous aveuglait. À la fin, un parent avait déposé une plainte contre moi, et j'avais dû recentrer ma lecture de Shelley sur la science et le mythe de Prométhée.

Je corrigeais maintenant leurs travaux avec peine. Sur-tout que les questions posées devaient les mener à une forme d'analyse rigide qui m'échappait à moi aussi. J'avais nagé en eaux troubles à la fin de la session, démobilisée par l'accusation, entre le respect des codes et l'esprit de rébellion. Il eût mieux valu que j'accepte d'être libre jusqu'au bout.

Théa me demandait donc si j'étais morte.

Je connaissais bien cette formule, une manière agressive de quémander des nouvelles.

— Comme toi, je corrige, ai-je répondu.

Les lumières de mon sapin de Noël se reflétaient joliment dans la fenêtre du salon. Je me suis levée pour regarder dehors. Shelley s'est installé sur les copies éparpillées sur le divan. J'ai écouté le blabla de Théa quelques minutes encore puis j'ai coupé court à la conversation d'une façon plutôt rude.

Elle me reprochait encore de passer à côté de la vraie vie. Elle, elle buvait du vin cher, ses corrections terminées depuis belle lurette, car — je ne le comprenais pas encore? — les vertus de l'indifférence étaient nombreuses. Il s'avérait surtout que la rumeur de la plainte s'était rendue jusqu'à elle, et qu'elle jubilait.

Mais peu importe ce qu'elle disait, c'est le son de sa voix qui m'est soudain devenu intolérable. Mon nerf acoustique, comme celui, malade, de Roderick dans le récit de Poe, semblait avoir été fendu par un quelconque éclair vrillant le ciel.

Shelley s'est mis à se frotter sur mes jambes, flairant la surexcitation sur ma peau.

Je l'ai caressé, je me suis détendue, et je n'ai pas réfléchi aux conséquences de mon impolitesse.

La rentrée d'hiver s'est effectuée sur fond d'assemblées générales et de votes de grève toujours plus nombreux. J'avais fait savoir à mes élèves de quel côté je me situais lors d'une discussion en classe. Je portais depuis mon petit carré de feutre rouge, que je déplaçais de mon manteau à ma veste. C'était suffisant pour que des vérités se disent, dans la rue, devant le collège, à l'entrée des salles de cours.

Théa ne m'avait plus adressé la parole. La tension qui planait entre nous s'était cristallisée en hostilité idéologique avouée. J'étais délivrée, d'une certaine façon. Mais je savais aussi qu'elle s'était mise à intriguer contre moi. Des propos sans fondement que des collègues bienveillants me répétaient. Le jour où je l'ai vue sortir des bureaux de la direction, le regard qu'elle a jeté sur moi m'a fait pressentir quelque chose de plus insidieux.

Notre collègue a été touché par la grève à son tour. En très peu de temps, le feu a pris, et les manifestations se sont déployées jusqu'à ce qu'une véritable crise sociale fasse éclater le vernis d'un système politique qui ne profite qu'à un nombre infime de personnes. Il y avait des milliers de jeunes dehors, des mères, des pères, des professeurs appuyant leurs étudiants, des vieux aussi, scandant la même révolte.

Dans la rue, Théa n'y était pas, bien sûr. J'y retrouvais d'autres collègues et de nombreux amis, tout en découvrant sur les réseaux sociaux mes nouveaux adversaires. C'était pareil pour tout le monde, car toutes nos connaissances s'étaient instinctivement placées d'un côté ou de l'autre. C'est ainsi lorsqu'un événement extraordinaire se produit, une rupture ou un deuil par exemple, même si cette fois c'était une forme d'allégresse que nous vivions : chacun imagine que sa vérité est la bonne.

Je rentrais le soir le cœur battant. On aurait dit que ce mouvement avait aussi pris en charge mes questions, ma fatigue par rapport au métier que j'exerçais. Peut-être accorderait-on un peu d'importance finalement à l'art, à l'action, à ceux qui nagent à contre-courant ?

Le printemps était rouge, comme un automne. Le petit emblème épinglé sur nos vêtements avait été chargé, par des politiciens et des journalistes, d'un signifié presque diabolique. Il y a eu des coups bas du pouvoir, un

détournement du sens des mots, une perversion du langage qui n'a fait qu'augmenter la colère des manifestants.

C'est ici que Théa revient en scène.

Des directions de collèges se sont opposées aux votes de grève des étudiants. Certaines ont obtenu des injonctions. Nous étions parmi les professeurs qui venaient d'être obligés de retourner enseigner. Rien de pire ne pouvait m'arriver. Je n'ai pas pu, bien sûr. Je me suis déclarée absente, comme d'autres, et je suis retournée à la rue.

Je ne sais pas sous quelle bonne étoile était Théa, mais elle a trouvé une photo de la manifestation du jour où l'on me voyait clairement, elle l'a imprimée, mise dans une enveloppe et déposée sous la porte du bureau du directeur. Des photos circulaient chaque jour sur les réseaux sociaux, je le savais bien. Mais il fallait quand même y avoir accès, être présent à l'instant où la photo s'affichait, il fallait chercher, et c'est bien ce que Théa a fait, je n'en ai pas douté une seconde.

Le climat de suspicion était à son comble, et cette affaire ne pouvait pas en rester là. J'ai été appelée en réunion pour me justifier, tous les cadres y étaient, autour de la grande table, à tenter de me faire cracher quelque chose que je ne voulais pas dire, et je me suis rebellée. Le syndicat a tout fait pour m'aider, mais j'ai refusé de céder au chantage. Ce n'était pas du courage, ce n'était rien. Je me suis figuré Théa dans l'ombre, et j'ai juste voulu lui dire non.

J'ai perdu mon emploi. Un peu par ma faute, bien sûr. On m'a tout de même poussée à démissionner.

— C'est une femme, m'a dit le président du syndicat à la fin.

Il était tenu au secret, et s'il m'a ouvert cette piste, c'est parce qu'il n'approuvait pas la délation.

— Je sais, l'ai-je rassuré. Je sais très bien qui c'est.

J'ai serré la main qu'il me tendait. Je suis sortie du triste bâtiment en souriant. Théa avait peut-être réussi à changer le cours de ma vie, mais jamais elle n'en retirerait le moindre bénéfice. À ce jeu, j'étais victorieuse.

J'ai réussi à sentir le parfum de la tubéreuse après la deuxième apparition de mon chat.

Il s'est assis sur mon pupitre alors que j'écoutais Tobie décrire un tableau de Van Gogh qu'il avait toujours aimé. Des corbeaux s'élevaient du champ de blé peint comme une mer affolée, le ciel menaçant était bas, le jaune aussi prémonitoire que l'ébène des plumes.

— Il n'y a pas d'optimisme en art, ai-je dit pour résumer.

C'est alors que Shelley s'est installé comme une figure de proue sur mon navire de guerre.

— Cette fois, c'est vrai, a enchaîné Lydie. Nous n'en avons plus besoin.

Elle faisait référence à ma vieille habitude de rendre hommage dans mes cours à tout ce qui est difficile et sombre. Je lui avais récité mon ouverture :

— Les livres que vous allez lire ne sont pas tellement drôles, ils sont durs comme des pierres précieuses, et c'est pourquoi je les aime !

Je m'esclaffais toujours en prononçant ma devise, un rituel qui m'aidait à passer l'épreuve de la rentrée. Et, au fond, sans trop savoir pourquoi, les élèves appréciaient.

Lydie avait senti la présence du chat, et c'était ce qui rendait l'apparition plus précieuse encore. L'avait-elle elle-même commandée ? Elle était sorcière, elle aussi ; nous avons nos secrets.

Trois après-midi de suite, ils m'ont demandé de leur décrire mon parfum. Ils voulaient des détails : de quelle couleur étaient les pétales moisis, comment ce qui piquait au début se transformait en chambre aux murs couverts de fleurs blanches à la deuxième heure, comment cela pouvait-il être chaud et froid au même instant ?

— C'est la distance immédiate et provisoire qui induit la profondeur, ai-je conclu.

Le parfum s'est alors matérialisé et, comme dans la nouvelle de Can Xue, je me suis presque évanouie.

Certains ont ouvert une main, espérant attraper mon souvenir, mais dans le parfum, la fleur elle-même reste invisible, seul le récit peut se transmettre.

— Dans l'histoire de Can Xue, a répliqué Lydie, des silhouettes de longues fleurs apparaissent.

— Bien sûr, mais elle dit aussi que la fleur n'existe pas. Nous en avons déjà parlé.

— Mais une chose qui n'existe pas ne peut nous être enlevée !

C'était Tobie, le garçon à l'œil de pirate. Il se révoltait.

Comme Lydie, je l'aime un peu plus que les autres. Pour lui, je suis prête à composer des pyramides olfactives pourvu qu'il me parle de sa propre histoire.

Certains élèves sortent maintenant dans les couloirs en groupe, même après le couvre-feu. L'espace est en train de nous appartenir, Théa n'y peut rien.

En expertes de l'imitation de la société dont elles sont issues, Olympia et Lydie ont créé un comité. Elles veulent s'assurer que les cours continuent. C'est que Théa a fait irruption plusieurs fois dans la classe en menaçant de nous enfermer dans nos cabines. Ce sont de vaines paroles. Mais bientôt elle reviendra avec ses sbires, et il nous faut rester vigilants. Les deux filles se pointent avant les autres, elles s'assoient en avant, prêtes à se battre. Elles voudraient entraîner les autres à se défendre et me demandent de leur octroyer une demi-heure par cours pour ce faire. Nous verrons.

Le soir venu, pour mon plaisir, j'entretiens la pensée que même dans la mort je suis désobéissante.

Nous commençons de petits récits de réclusion. L'absence de livres me cause maintenant la même douleur que celle d'un membre fantôme. Je voudrais pouvoir citer des pages entières de Carlos Liscano, par exemple, mais je ne peux pas. Je pense aux livres de Herta Müller, aux usines de charbon, aux baraquements de travail, aux cafétérias des égouts. J'écris des noms au tableau. Qui sait, un jour peut-être que toutes les phrases me reviendront d'un seul coup?

De la vingtaine d'élèves que l'on m'a attribués au début, il n'en reste que neuf. Quatre sont encore trop distants. J'apprends à les connaître : Gertrud, Daren, Marguerite et Siri. Je ne saurai jamais ce qui s'est passé avec les autres, mais ceux-ci sont là pour rester, et il faut qu'ils parlent.

C'est justement Marguerite qui fait la remarque :

— Personne ici n'a vécu la guerre, ni la prison.

— C'est peut-être vrai, lui dis-je. Mais l'enfermement, oui. Maintenant.

Je dessine un plan panoptique au tableau, à côté du nom des écrivains que j'aime. Je suis toujours satisfaite quand je place sur le même plan des axes qui se reposent dans la réalité.

Ils écrivent tout l'après-midi.

Je les observe en silence de mon pupitre, et la vitesse des apparitions s'accroît. Assez pour que je voie ma propre main caresser à maintes reprises les oreilles pointues de Shelley. Personne ne remarque quoi que ce soit. Le gris de ma robe bascule dans la ferraille d'une ville. Je reviens au monde que j'ai quitté pour n'en garder que le rythme. Ce n'est pas grave si je suis ailleurs. Ce n'est pas grave si j'ai tout perdu. Je respire et je n'ai pas faim. J'arrive un instant à être enchantée, comme tout à l'heure en dessinant au tableau. Je sais que derrière moi un pont va se créer pour laisser passer les sans-frontières. Un arbre apparaît à une fenêtre. Nous ne comptons pas les jours. Mes compagnons et moi. Je me souviens peut-être des phrases, après tout. S'il y a une guerre, je me battrai avec Lydie. Théa mourra une seconde fois.

La sonnerie annonçant la fin de la période retentit et nous sortons lentement en discutant. Demain, nous lirons

le début de quelques récits. La hâte recommence à nous habiter.

Lydie m'accompagne jusqu'à ma chambre, ma cellule, mon alvéole. Ce soir, nous reprenons la mandragore pour de bon. Je veux faire apparaître les racines à formes humaines. Je veux qu'elles s'enroulent autour des lourdes jambes de Théa pour la faire chuter. Chaque jour, nous porterons ce parfum. Il se dégagera de la peau mince des poignets de Lydie une résistance de plus en plus farouche. Flottera autour de moi un savoir à propos de Théa qui la rendra plus faible que jamais.

La dernière fois que je l'ai vue, c'était dans un cocktail, quelques mois après mon départ du collège. Un professeur avec qui j'étais restée en contact lançait son deuxième roman, publié dans une riche maison d'édition. Il y avait foule, et tous ces gens, debout, leur verre de vin à la main, essayaient d'attraper des bouchées sans perdre l'équilibre. J'étais à l'aise pour une fois ; je n'avais pas peur de voir un canapé tomber sur le tapis, je me fichais de déposer un parasol miniature dans la mauvaise assiette et qu'un des garçons au nœud papillon noir m'adresse un regard méprisant. Les phrases étaient vides, le langage était déjà trompé depuis longtemps, je me comportais comme les autres, un peu plus même, et je ne pensais plus à Théa. Et puis, à l'extrémité de la salle, cette femme, entre deux hommes, gesticulant avec éclat, sous le lustre : c'était elle.

Elle était là, Théa, détonnant juste assez dans le décor. J'ai regardé ailleurs, mais c'était trop tard, elle s'était déjà

tout imprégnée sur ma rétine. Sa nouvelle coupe de cheveux, trop masculine, m'a fait honte. Si notre amitié avait perduré, j'aurais eu droit à sa déclaration. Cette coupe de cheveux voulait dire quelque chose. Peut-être était-elle même en train d'en exposer le sens à ses deux nouveaux amis. J'avais honte pour elle, mais cette fois, j'étais tout à fait délivrée.

Elle m'a aperçue. C'est sans hésitation qu'elle s'est dirigée vers moi, à l'autre bout de la pièce, comme quelqu'un qui n'a jamais rien eu à se reprocher.

J'ai porté instinctivement mon poignet à mon nez, j'ai aspiré lentement, et la tubéreuse nouvelle s'est réveillée tandis que je la regardais s'avancer.

— Irène! s'est-elle exclamée.

Son extase de me revoir devait s'entendre à dix milles à la ronde.

— J'ai eu des nouvelles de toi, a-t-elle dit. Il paraît que tu as rencontré quelqu'un?

Rencontrer quelqu'un... Elle n'avait pas changé! Comme si c'était la chose importante entre toutes, celle qu'elle pouvait encore m'enlever.

Elle parlait, elle parlait.

— Tu ne le regrettes pas, toujours? a-t-elle enfin échappé.

— Regretter quoi, Théa?

— Tu le sais bien, ta démission. Au fond, c'est une bonne chose, tu n'étais pas faite pour enseigner.

J'ai attrapé un autre verre que j'ai goûté lentement pour sentir la brûlure descendre dans mon corps. Puis j'ai enfoncé mon regard dans le sien.

— C'était toi, dis-le, Théa!

— Moi ?

— Oui, toi, tu m'as dénoncée.

Elle a émis son rire sournois, deux grognements suivis d'un quart de soupir.

— Je n'ai rien à voir là-dedans, mais si c'est ce que tu veux croire, Irène, je peux bien te laisser cette consolation.

Les deux hommes, ses amis, venaient de nous rejoindre. Elle m'a présentée à eux comme la *pasionaria* du printemps érable.

J'ai repensé alors à ce qu'une de mes étudiantes avait fait au passage de la ministre de l'Éducation un soir à la sortie d'un cinéma ; je lui ai rendu hommage et j'ai craché à mon tour aux pieds de mon ennemie.

Après ma démission, elle n'avait plus jamais tenté de me joindre. Pas de mots, pas de rencontre surprise dans la rue comme avant, pas de coups de téléphone, rien. C'était comme si nous n'avions plus vécu dans la même ville.

La lutte continuait, il faut dire. Tous les soirs, il y avait une grande manifestation, même si les cours avaient repris dans quelques établissements. Des parents d'étudiants avaient formé une chaîne humaine devant un collège pour protéger leurs enfants, le pouvoir législatif grandissait en même temps que le mépris, certains professeurs, sommés d'enseigner par des policiers armés, prenaient le pouls de l'absurde, devant parfois un seul étudiant, ceci illustrant la nécessité de cela, de façon trop réelle pour qu'aucun ministre de ce gouvernement encore en place en prenne acte. Au contraire.

Le mouvement des casseroles a commencé après la proclamation de la Loi. Chaque soir, à la même heure, partout dans la ville, la musique de la rébellion claironnait. Plus la langue des politiciens était scélérate, plus il y avait de vacarme.

Une poignée d'étudiants avaient exigé qu'on leur donne leurs cours — ils avaient payé, ils y avaient droit. Nous étions rendus là. La répression administrative se dévoilait dans toute sa splendeur. Des phrases de Kafka s'ajoutaient maintenant aux poèmes de Gaston Miron sur les pancartes, parmi les affiches et les slogans colorés créés par l'École de la Montagne rouge :

*les chaînes de l'humanité sont faites de paperasse
un bourreau, de nos jours, est un honorable fonctionnaire*

nous serons devenus des bêtes féroces de l'espoir

J'étais à la fois exaltée et troublée par ce qui se passait. Je n'étais pas la seule. J'ai écrit des lettres aux journaux. J'ai participé à des débats enflammés lors de repas. Je suivais les événements à la télévision jusque tard dans la nuit. J'étais mon propre double, dans une autre vie.

J'imaginai parfois la réaction de Théa à la lecture des journaux. Je reconnaissais ma compromission. Et puis je retournais entièrement au présent.

L'amour m'a été donné à la toute fin de l'été. J'avais encore du temps devant moi, et j'étais trop heureuse de ne pas devoir revenir à la réalité pour angoisser sur mon avenir. En cela, Théa avait raison, peut-être que je n'étais

pas faite pour enseigner. Mais peut-être que je n'étais surtout pas faite pour me mouler à des impératifs insensés. Comme beaucoup d'autres personnes. La vie m'avait donc donné un coup de main. J'ai compris la chance que j'avais.

Il y a eu des élections, le gouvernement a été renversé, on a tenté le soir même d'assassiner la nouvelle première ministre, incident qui dès le lendemain a été effacé par la novlangue. Puis tout s'est arrêté. J'ai cru les jours suivants qu'une sage détesse me ramenait au point de départ. Mais l'exaltation a persisté.

L'homme que j'aimais m'a offert le livre de Can Xue. Plus tard, constatant ma dévotion pour elle et, en particulier, pour le premier texte des *Dialogues*, il a cherché et trouvé un parfum de tubéreuse. Pas n'importe lequel. Un parfum rare, à la fois violent et doux, quelque chose d'impossible à comprendre. C'était le soir de mon anniversaire, le soir où des promesses se sont scellées.

Elles n'étaient pas compliquées. Elles prenaient place entre nos heures, nos corps, nos maisons, comme des livres qu'on ajoute à une bibliothèque.

Celui de Can Xue restait toujours à mes côtés, sur ma table de chevet. Le parfum, exposé sur une petite console. Sur le flacon de verre brillait en transparence le dessin d'une fleur blanche.

C'est un parfum d'hiver. Je le portais parfois en prévision des nuits froides. Premières traces de neige. Je le portais quand j'étais forte. Je le portais comme le don de la curiosité. Même Shelley l'aimait. Il se frottait sur moi, il se roulait sur le lit. Je lui lisais alors le vers que j'avais composé le matin.

Nous étions heureux, cela je l'affirme. Même si le pays s'enlisait de nouveau.

Je me suis trouvé du travail dans une petite maison d'édition. Mon amant est parti en voyage, en prenant soin de me laisser des mots écrits pour chaque jour d'absence dans des coquillages en papier.

Et puis un soir, le feu du ciel a tout emporté.

— Dis quelque chose sur la poésie, m'ont-ils ordonné.

La Loi m'a donc suivie jusqu'ici. Est-ce pour cela que je suis morte? Parce que j'ai refusé de jouer à la police? Parce que j'ai fait la compliquée entre les murs de l'école?

Je donne mes leçons de littérature dans un purgatoire. C'est bien fait pour moi, doit se dire Théa. Mais ce qu'elle ignore, ou ce qu'elle feint plutôt d'ignorer, c'est que les mots de Can Xue, comme ceux de mes élèves, éclatent maintenant comme de petites bombes entre les murs.

Les récits de détention contiennent tous un art poétique, dressé en leur centre comme une table de fête dans une maison de correction. La poésie s'y manifeste; ici, des candélabres noirs n'éclairant que la nuit, là, un chemin de boue pour la fuite, un lac de paroles enfouies dans l'enfance, un désespoir chanté par des loups, une

rosace, un arbre immense dans le désert, un jardin de miniatures, un cœur brodé sur de la soie. Peu importe l'image, pourvu que la réalité se soulève comme une pierre laissant apparaître un bestiaire grouillant.

Même Lien a placé une mise en abyme dans son texte. Je l'avais crue hostile jusqu'à ce jour, je croyais qu'elle se contentait d'obéir et que son récit ne serait qu'une pâle description de l'existence en ce lieu. Au contraire, à notre grande surprise à tous, son personnage principal s'avère être l'oreille d'une jeune fille morte d'une maladie rare. De cette oreille surréelle s'échappe la musique la plus douce et la plus triste qui soit.

Lien dit ne pas se souvenir de l'instant où son cœur s'est arrêté. Juste avant, son corps était branché à un respirateur, ses parents pleuraient à son chevet. Quant à elle, toute représentation l'avait déjà quittée.

— La mort d'un enfant est impossible, nous explique-t-elle. Je ne peux pas être cet enfant.

Sa prison est celle qui ressemble le plus à un labyrinthe. C'est toujours utile de se perdre, a-t-elle dit. Néanmoins, il y a une pièce d'où l'on peut observer le monde par une lucarne. C'est dans cette pièce que l'oreille de Lien déverse ses souvenirs. Elle est musicienne. J'aurais dû le deviner.

Je les écoute, les uns après les autres. C'est le moment où, sans préméditation, ils me racontent leur mort.

Gustavo, le garçon aux idées noires : tombé du toit d'une usine désaffectée.

Tobie, celui qui n'a qu'un œil : une maladie orpheline.

Olympia : un accident de voiture.

Daren : la maison en feu.

Marguerite : noyée dans la rivière un soir de fête.

Gertrud : le peuple des abeilles dans le jardin.

Siri : la plus grande des faims.

Et Lydie. Ma Lydie. Dans la tuerie à son école.

Aucun d'eux ne sait pourquoi il est ici. Cette question d'ailleurs ne se pose même pas. Sauf pour Lydie, l'insurgée. Sauf pour moi, qui sais. Il me faudra bientôt leur parler de mon passé avec Théa. Dans un instant, peut-être.

À la minute, je commente leurs récits. Je suis charmée. C'est Marguerite qui me donne la note.

— À l'école, dit-elle, j'ai appris que la poésie servait à embellir le monde. Il y avait des sujets de poèmes acceptables. Les mauvais souvenirs devaient se transformer en résilients roseaux aquatiques.

Son image pascalienne nous fait rire.

Ici, au bunker, les mauvais souvenirs sont défendus par un syndicat fantôme. Même en métamorphose, les malheurs, le deuil, la souffrance demeurent vifs, dissidents. Ils ne rendent ni faible, ni fort, ni courageux.

L'évocation de Daren, par exemple, nous ramène sous le toit de la guerre civile. Le cri des membres de sa famille, les hautes silhouettes des soldats comme des tours habillées dans la rue. Rien de cela ne fait de lui un héros, ni un survivant. Sa prison écrite dévoile cependant une haine si concrète de l'autorité qu'à la lecture, les murs de l'histoire officielle s'érigent sous nos yeux.

Pour remercier mes élèves de leur travail, je sors le flacon de parfum de la poche de ma robe grise. Chacun a droit

à une goutte à l'endroit choisi de son corps. On pourrait croire à une sorte de baptême si on nous regardait du monde d'avant. J'opte plutôt pour la messe de sorcières et de sorciers effarouchés.

Une odeur anisée flotte maintenant dans la classe. Elle me donne subitement envie de retourner aux cauchemars de Can Xue et d'abandonner mes élèves à leur sort. Je me demande si les propriétés hallucinogènes de la mandragore ne vont pas se révéler. On dit qu'il suffit d'ajouter de l'alcool à quatre-vingt-dix pour cent pour ramener un parfum à la vie, alors peut-être qu'ici, au purgatoire, le mythe de certaines plantes se réveille de lui-même. Les parfums, tout comme les livres, ne sont-ils pas des silhouettes de chats qui traversent les couloirs bien après leur disparition? C'est ce que j'affirme en tout cas. Ce sera tout pour mon art poétique.

Le parfum ne semble produire qu'un effet de gaieté. Si des racines apparaissent, ce sera par mon seul pouvoir. Que j'aimerais les voir s'agiter, mes élèves, comme des plantes humaines; qu'ils crachent un poison pour Théa!

Ils s'excitent un peu tout de même quand j'annonce que je vais à mon tour leur confier quelque chose.

— Notre surveillante, dis-je, elle avait aussi une méthode, constituée de conseils pour survivre au travail.

Lydie m'encourage d'un geste ample et rapide de la main, comme si elle déployait un éventail. Tous comprennent alors qu'elle sait quelque chose qu'ils ignorent. Ils sont tout ouïe. Je vais maintenant plonger.

— Deux règles présidaient à sa façon de faire. La première: Ne rien donner que l'on ne reçoive en retour. La deuxième: Conséquemment, suivre le programme à la lettre et retourner chez soi en paix.

Le souvenir de mon interrogatoire surgit.

Je vois la photo mal imprimée sortie de l'enveloppe brune et placée au centre de la table.

— Vous avez menti, disent-ils.

— Je n'ai pas menti, j'ai dit que je ne rentrais pas pour raisons personnelles.

— C'était une manifestation.

— Oui, c'est ce que je dis, une raison personnelle.

— Vous êtes personnellement pour la grève?

— Bien sûr.

— Mais on vous a ordonné de retourner en classe, vous êtes pour la désobéissance civile?

— Oui.

— Vous trouvez ça conséquent?

— Avec moi-même, oui.

— Bon. Laissons ce sujet pour l'instant. Un parent s'est plaint, par ailleurs, votre enseignement lui a paru limite.

— Limite? J'enseigne la littérature, voyez-vous.

— Il affirme que vous incitez vos étudiants à l'insubordination.

— J'enseigne la littérature, je vous l'ai dit.

— Vous avez été malade. Vous vous sentez bien, maintenant?

— Très bien.

— Nous croyons que vous devriez revoir le psychiatre avant de retourner en classe.

— Il n'en est pas question.

— Vous refusez?

— Oui.

— Bien. Nous ne pouvons pas vous y forcer, mais vous devrez quand même vous plier à certaines directives.

— Des directives juste pour moi ?

— Dans un sens, oui. Par exemple, vous ne pourrez plus parler de politique en classe. Et vous devrez faire approuver votre programme de lectures.

Le souvenir s'arrête là. Je le laisse éclairer la classe de sa lumière jaunâtre. Nul besoin de tout raconter.

— D'une certaine manière, au début, je la comprenais, dis-je au bout d'un long moment de silence.

Lydie me lance son air méchant.

— Je ne l'excuse pas. Je dis seulement que j'avais compris sa vision, même si je ne pouvais pas l'endosser : nous étions à l'usine, il fallait pointer, enseigner ce qu'on nous disait d'enseigner, recevoir notre paye et c'est tout. Elle avait raison sur un point : être soi-même était devenu périlleux.

— Mais elle t'a tuée !

— Ça, c'est une autre affaire, Lydie !

Les autres écarquillent les yeux. Je dois quitter mon impatience pour ramener ce navire en des eaux plus sûres.

— C'est une métaphore, dis-je en riant. Lydie aime exagérer.

Que voici des paroles futiles. Mais Lydie me pardonnera, j'en suis certaine.

Je tente de revenir à mon sujet.

— Un beau parfum doit comporter des éléments répugnants, dis-je. Vous arrivez à les sentir?

Certains se mettent à renifler leur peau, pauvres petites bêtes cherchant leurs repères dans un nouvel abri. Les autres restent sur le qui-vive.

— Mais d'où vient ce parfum? demande alors Tobie.

Je ne m'en sortirai pas aussi facilement. J'hésite entre deux vérités. Puis je raconte ce que Lydie et moi avons fait la nuit dernière.

Ils s'agitent. Insistent pour avoir des détails. Les casiers, le silence, l'aquarium qui semblait flotter dans son propre vide.

Et si la surveillante les avait volés, eux aussi?

Si un de leurs souvenirs croupissait dans l'aquarium de Théa?

J'essaie de les calmer.

Peut-être n'aurais-je pas dû introduire une odeur telle que celle de la mandragore ici. J'aurais dû commencer par l'odeur de neige sale sur le plancher de béton du collège, rester abstraite, misanthrope. J'aurais dû écouter le syndicat des mauvais souvenirs.

Mais il n'y a qu'une seule vérité et je dois la leur dire. Ils sont morts, et quoi qu'ils fassent, quoi qu'ils puissent cueillir de leur ancienne existence, ils ne retourneront pas à la vie.

Il existe une troisième lettre.

Mon amoureux m'a tendu l'enveloppe lilas un matin. L'écriture de Théa était incrustée dans le papier, elle avait forcé sur mon nom. Croyait-elle encore me faire mal ainsi ?

J'ai retourné l'enveloppe plusieurs fois. L'adresse de l'expéditeur était toujours placée au même endroit, sur une étiquette à motif de nuages. La couleur du papier était fade, cela ne lui ressemblait pas. Mais rien avec elle n'est laissé au hasard.

Je me suis souvenue d'une conversation que nous avons eue, Théa et moi. La vraie couleur du deuil est le lilas, selon elle, pas le noir, ni le blanc. Elle puisait toujours ses convictions dans des savoirs décalés. Celui-ci était liturgique ; le lilas annonçait une messe de mort. Je déteste cette couleur.

Mon amour attendait toujours que je me décide à décacheter l'enveloppe.

Peu de temps avant, je lui avais rapporté l'épisode du crachat avec fierté. Un vers de Marina Tsvetaïeva était depuis joyeusement aimanté sur le frigo :

Tant qu'il reste du crachat dans la bouche

Tout le pays est armé !

Je croyais vraiment en avoir fini avec Théa. Mais lui n'était pas dupe, la méchanceté trouve toujours son chemin pour blesser.

Je lui ai remis la lettre.

— Tu ne veux pas savoir ce qui t'attend? m'a-t-il demandé.

— Et pourquoi?

Je savais bien qu'il ne la détruirait pas. Mais peu importait, pour le moment, je ne voulais pas la lire, je ne voulais pas me salir, je ne pouvais pas l'avoir entre les mains.

Le soir de la tubéreuse, j'ai relu les *Dialogues en paradis*. J'ai vu un camphrier percer le plafond de ma chambre. J'ai aussi vu de longues hampes de tubéreuses au bout desquelles des fleurs blanches se sont épanouies, sous le vent chaud, comme retournées en terre ensoleillée du Mexique. Shelley lui-même les voyait et s'étirait de tout son long, debout sur ses pattes arrière, pour les attraper. Mon amour m'a souri, appuyé au cadre de la porte.

— Lis-moi ta phrase préférée, a-t-il chuchoté.

Il ne voulait pas faire fuir Shelley, maintenant blotti contre moi.

— Impossible ! ai-je dit.

Elles l'étaient toutes. Et bien qu'il ait sorti le livre de sa propre bibliothèque, celui-ci était maintenant indissociable de ma vie. Mon passé même en était imprégné.

Le parfum n'avait pas été facile à étudier. J'avais au départ noté quelques friandises sucrées, mais c'était une fausse route, sa beauté ne relevant pas de la séduction. Comme le livre de Can Xue, il a ensuite révélé une âme sauvage. Il s'est lié à la révolte, celle du printemps rouge, celle qui me rongeaient parfois les os après mes cours, celle qui m'avait vue sergentée dans les bureaux de l'administration de tout. Le pays était peut-être sec, le savoir vendu à rabais, la poésie étiquetée comme un paquet de viande, je pourrais toujours lire le refus et, avec d'autres, trouver des manières de renverser l'ordre des choses.

— Viens, ai-je dit.

Shelley a bondi sur ses pattes pour entamer sa déambulation de la première moitié de la nuit. Nous le retrouverions le matin à nos pieds, chat bienveillant qui avait accepté qu'un étranger vienne parfois dormir dans mon petit appartement.

Le parfum était extravagant. C'était le soir de mon anniversaire. Nous étions absorbés par la puissance de phrases indomptables.

Un après-midi, j'ai croisé une bande d'anciens collègues dans la rue. Ils marchaient par petits groupes, comme dans un cortège funèbre, ou nuptial, pourquoi pas. Certains étaient ivres, le monde entier semblait tanguer

autour d'eux, et ceux-là se sont arrêtés pour me parler, tandis que les autres ont continué leur chemin.

Théa changeait de collègue ; ils revenaient d'une fête pour saluer son départ, une fête bien arrosée, insistaient-ils. J'étais amusée, cela me faisait plaisir de les revoir, et je me suis dit que la lettre de Théa m'annonçait peut-être ce changement dans sa vie, sans plus. Faire comme si rien ne s'était passé, c'était tout à fait dans ses cordes.

Elle voulait encore que je l'admire. Je m'en faisais pour rien.

Nous avons bavardé un moment.

Et puis, juste avant de nous séparer, l'un d'eux m'a dit :

— Elle a eu un mot pour toi, Irène.

— Un mot ?

— Oui, elle a dit à quel point tu lui manquais.

J'étais donc à nouveau dans une farce.

Devant ma surprise, cette personne en remettait maintenant.

— Elle t'aimait beaucoup.

Nous nous sommes laissés sur ces paroles empoisonnées.

Avais-je donc tout inventé ?

Théa avait bien travaillé en tout cas. Elle venait de bloquer mon accès à l'indignation, qui jamais plus ne serait aux yeux des autres tout à fait légitime.

Mais j'avais l'habitude. On me faisait régulièrement le même coup lorsque je reparlais des événements du printemps. Comme on me coupait depuis longtemps la parole avec des sophismes lorsque j'exposais ma révolte

à propos de toutes les formes de misère des femmes dans le monde.

Je suis rentrée chez moi. J'ai cherché la lettre. Je l'ai ouverte, je l'ai lue, pour astiquer ma rancune.

Quel geste trivial, Irène !

J'avais déjà aperçu la femme sans envergure qui se cachait sous tes grands airs. Mais je dois l'avouer : cette fois, tu m'as eue. Tu pourrais être mon héroïne si je ne te connaissais pas tant.

Je peux bien te le dire maintenant, c'est moi qui t'ai dénoncée. Mais contrairement à ce que tu crois, je l'ai fait par réelle conviction. La jouissance que ça a été de me pencher et de glisser l'enveloppe sous le bureau, ça, c'est autre chose. Enfin, j'avais ce pouvoir, je l'ai pris, et je ne le regrette pas. Encore moins après ce que tu as fait.

Si je t'écris cette dernière lettre, c'est pour que tu gardes bien ceci en tête : je n'oublierai pas. Un jour, tu payeras, d'une façon ou d'une autre, pour l'humiliation que tu m'as fait subir devant mes amis.

D'ici là, j'attends avec impatience la sortie de ton recueil de poèmes indéchiffrables.

T.

Elle avait donc choisi le venin comme note de fond. Si elle avait eu le moindre talent, le reste de mes jours aurait pu être marqué par cet avertissement. Mais l'alchimie n'a jamais été le fort de Théa. Je l'ai toujours su. Morte, je le sais encore.

Théa brille de toute sa splendeur dans l'aquarium.

Au milieu de la nuit, mes élèves ont tous décidé par une sorte de télépathie de se lever et de sortir du dortoir. Il semble que la mandragore ait eu finalement des histoires à recréer. Une goutte de parfum agit parfois mieux dans la solitude.

Lydie est venue me réveiller, et de ma cellule, je les ai vus hanter l'aile droite du bâtiment. Le costume gris leur donnait une allure incertaine dans l'obscurité, une bande de poissons dans la profondeur des eaux froides, des danseurs aux ailes actives dans les coulisses d'un rêve. J'ai cru que j'halluciniais encore. Mais Lydie les a rejoints et ils sont tous partis vers l'autre de Théa. Les voilà donc émeutiers dans une communauté sans espoir.

L'écho de leurs pas a fait réagir la surveillante. Ses hommes de main sont arrivés et l'ont escortée jusqu'à l'aquarium.

Je ne sais pas ce qui lui fait penser qu'elle retrouvera son pouvoir dans l'œil du bunker. Sans doute s'accroche-t-elle encore à n'importe quelle forme d'autorité. Mais l'architecture de sa fiction n'est pas au point, elle va bientôt s'en rendre compte.

J'ai envie de crier pour fendre l'esprit du béton : que les murs se transforment en dunes de sable, que mes élèves se multiplient sous l'ancien soleil. Je me tais plutôt. Ce n'est pas encore à moi de parler.

Elle brille, on la dirait parée de sa chute. Mais ses sbires ne pourront rien contre mes élèves. Ni contre moi. Car le piège qu'elle m'a tendu contient le germe de toutes les possibilités. Elle n'a donc vraiment rien compris.

C'est Gustavo aux idées noires qui s'avance le premier pour frapper sur la vitre. Théa ne bronche pas. Ensuite, ils s'y mettent un par un, et puis encore tous en même temps. L'aquarium finit par osciller, mais à peine, comme le haut d'un gratte-ciel dans le vent : personne ne le remarque, ni dehors, ni dedans, sauf quelques êtres à l'ouïe extra fine. Ou peut-être que je l'imagine. Peut-être que j'ai trop lu. Ou alors j'espère qu'il y aura une fin inconvenante, un grand tapage, une rupture dans le ton imposé. J'ai encore besoin d'entendre la révolte. Je n'ai pas abdiqué.

Telle la reine de l'État de rien, Théa fait un signe de la main qui signifie l'arrêt des hostilités. Puis elle sort de son pauvre petit territoire. Sa lumière a faibli.

Mes élèves ont reculé et se tiennent maintenant tous par la main. Excepté Gustavo qui s'avère être leur porte-parole.

— Pourquoi sommes-nous ici ? demande-t-il.

Théa éclate d'un grand rire.

— Pourquoi? Quelle question idiote!

Gustavo insiste :

— Je sais que nous sommes morts. Mais pourquoi nous avoir choisis, nous, pour être dans cette classe?

— Tu crois vraiment que ta personnalité a encore une influence?

Elle se tourne alors vers moi, restée jusque-là l'observatrice au bout du corridor.

— Personne n'a été choisi! profère-t-elle.

Elle est encore plus folle que je croyais.

Je m'approche, il faut que j'entende le reste. J'apprendrai peut-être la vérité à propos de l'organisation.

Et puis non, Théa ne fait que vociférer. Seule la présence d'autres bâtiments nous est confirmée. Je dessine mentalement ce village des morts; j'y place une école, des usines, le pavillon de la dernière marche. Le contre-maître du grand columbarium s'assure que tout se passe comme il l'a prévu, en parfaite concordance avec le monde d'avant: nous revivrons notre vie dénuée de perspective, en accéléré, et puis nous passerons à l'autre étape. Mais voici qu'il y a eu un grain de sable dans l'engrenage: mon souvenir, un livre merveilleusement récalcitant. Et à la fin, malgré ce qu'affirme Théa, ce sont mes élèves qui m'ont choisie. Il n'y a plus ici que des éléments discordants.

Gustavo ne lâche pas: c'est au tour de Théa de subir l'interrogatoire. Il possède un don d'hypnotiseur qui fait que même quand elle ne dit rien, il obtient réponse à ses questions. Qu'apprends-tu à nous surveiller? Où sont les animaux? D'où vient la nourriture sur la table du réfectoire trois fois par jour? Pourquoi ne voyons-nous jamais personne d'autre? Existe-t-il un trou de serpent,

un carré invisible pour les officiers et un pour les matelots?

Cette dernière question nous fait rire. Le récit de Gustavo se passe dans un sous-marin, tous s'en souviennent. Sa métaphore est hiérarchique. Il évolue à nouveau vers sa propre prison.

Théa perçoit le glissement, mais peu importe ce qu'il dit, elle ne lui prête qu'une attention superficielle. Comme à son habitude, elle minimise les petites flammes de la résistance.

Jusqu'à ce que Lydie l'invective :

— Tu as tué Irène, nous le savons !

— C'est comme ça que tu vois les choses ?

C'est à moi qu'elle s'adresse.

— Je n'ai pas ce pouvoir-là, continue-t-elle.

Lydie me devance et proclame :

— Peu importe, tu as outrepassé tous tes pouvoirs !

Éclate ensuite une étrange mutinerie. Au milieu d'un bâtiment qui ne flotte nulle part, dans l'outre-vie, Gustavo pousse avec force la surveillante et, les uns à la suite des autres, ils pénètrent dans son bureau et se mettent à tout saccager. Les tiroirs s'écrasent par terre dans un bruit violent, délicieux, quelques papiers s'envolent avant d'atterrir au sol, le contenu des petits casiers est découvert avec des cris d'indignation mêlée de joie. Ici, un bracelet, là, un instrument de musique miniature, un poisson de bois aux nageoires mobiles, des chaussures usées à la corde, un os de baleine brisé. Tout ce que nous n'avions pas trouvé, Lydie et moi, ce qui leur a été volé, sort de l'ombre, et bientôt un cabinet de curiosités est exposé à ma vue. Encagé entre quatre vitres, tel que je le vois, c'est le monde des choses inachevées.

Lydie en sort. Elle vient vers moi, mes deux autres bouteilles de parfum dans les mains, enveloppée dans un châle rubis.

— Ceci t'appartient, Irène.

Théa observe la scène, les bras ballants.

— Tu es vraiment acharnée, murmure-t-elle.

Cela me sourit. Je pense aux arbres fous du printemps. À l'amour, dans une forme inconnue.

— C'est le miracle de la poésie ! dis-je.

Une réplique simple, qu'elle aurait démolie si je l'avais énoncée dans notre bureau aux parois sales. Mais il est trop tard pour elle.

Des papillons noirs, tout droit sortis du livre de Can Xue, se mettent à vibrer autour de nous.

Nous les suivons, ces papillons, pour retourner au dortoir que nous maquillons en salle de fête pour le reste de la nuit, laissant Théa au néant.

Me voici enfin vengée par mes élèves, les enfants de la fleur humaine et sauvage.

Ainsi, j'ai transformé le purgatoire en paradis.

Un à un, ils sont partis. Ils m'ont saluée du rivage d'un lac brumeux et vert.

Auparavant, nous avions essayé de déchiffrer, tous ensemble, la fin du dernier dialogue. C'était après leur insurrection, après la disparition de Théa. Car oui, le lendemain de la fête, la porte de sa chambre était scellée, et l'aquarium était vide ; seuls deux bouts de papier flottaient encore dans l'éther.

— Je continue l'enseignement, leur avais-je dit.

Une interrogation plus qu'une promesse. Mais c'est ce qu'ils désiraient. Nous habitions maintenant un espace en dehors de la loi, et ce n'était pas parce que nous étions morts. C'était parce que nous avions continué à lire, contre le monde, contre Théa.

Des jours entiers nous avons imaginé les amants enlacés dans des paysages anachroniques. Des nuées de chauves-souris hantaient la réalité. Il y avait de quoi rire, de quoi ruiner le plan des gardiens de frontières, l'illusion crasse des plus riches.

Shelley apparaissait chaque soir dans la pénombre de ma chambrette. Il allongeait ses visites, il vocalisait, comme tous les chats. Et peut-être que toi aussi, de là-bas, tu me parlais.

Nous jouerons toute la nuit, à en oublier ton insomnie tragique, à en oublier aussi la ville noire et mauvaise. Courbant le dos, nous entendrons distinctement le glissement des lombrics. Dans le soleil rougissant, nous nous métamorphoserons soudain en deux rameaux de verveine où perleront des gouttes de pluie.

Je t'avais finalement récité ces phrases au matin de ton départ. Je dois maintenant dire *tu*, j'ai encore besoin de dire *tu*. Je t'avais lu ces phrases, tes yeux avaient été soudain attristés, comme si tu avais vu une branche de mon robinier tomber dans la rue, un soir de tempête.

Je crois que je savais. Mais un éclair de lucidité passe et ensuite nous devons oublier ce qui nous attend.

Lydie est la dernière.

Les autres ont déballé tour à tour leur petite boîte imaginaire. C'est ma chambre qui a été choisie comme entrepôt des souvenirs et, depuis, mes rêves sont entièrement occupés par d'autres vies que la mienne. Je me débats

contre des ennemis persistants, le pays ne me manque pas, je fourbis des armes. J'apprends à me détacher.

Mais une couleur est toujours absente de ce funeste et si joli musée.

— Lydie, tu ne m'as pas encore dit quel est ton souvenir.

Nous sommes toutes les deux étendues sur mon lit avec Shelley.

— Tu ne crois pas qu'il grossit? me demande-t-elle.

— Bien sûr que non! Il est seulement plus prégnant.

Nous le flattons toutes les deux, puis il s'enfuit, attiré par la pleine lune d'un autre monde.

— Lydie?

Elle s'assoit sur le lit, découvre son trésor.

— Je chantais toujours quand j'étais une enfant.

De sa poche, elle sort un tout petit magnétophone. Cet objet appartient à un passé si lointain, je m'étonne qu'il soit la clé de voûte de sa mémoire. Elle vérifie que la cassette se trouve bien en place derrière la petite fenêtre qu'elle ouvre et referme plusieurs fois avant de faire jouer la musique. Nous provient alors la voix d'une femme qui fredonne *a capella* les premiers mots d'une chanson que je reconnais tout de suite :

*Hoy en mi ventana brilla el sol
Y el corazón*

La femme s'arrête après les deux premiers couplets.

— *¡Didi, ven a cantar conmigo!* reprend-elle.

Une petite fille entame alors le refrain, elle se trompe, les deux s'esclaffent puis recommencent :

*Todas las promesas de mi amor
Se irán contigo
Me olvidarás me olvidarás
Junto a la estación hoy
Llorare igual que un niño*

*Porque te vas
Porque te vas
Porque te vas
Porque te vas
Porque te vas*

Un autre collier de rires. Là s'arrête l'enregistrement.

Lydie me regarde, les yeux pleins de larmes.

— C'est ma grand-mère, dit-elle. La personne la plus importante de ma vie.

J'entends ce qu'elle raconte alors, mais je suis séparée, perdue sur une autre route. Une petite fille tue le dictateur avec de la poudre magique. Un vol de corbeaux passe au-dessus de nous. Et tout le cinéma de mes dix-neuf ans.

— J'aime tellement cette chanson, dis-je. Je l'ai tellement aimée.

Lydie m'entoure de ses bras.

— Nous deux aussi. Ma grand-mère et moi.

Il me faut alors rebrousser chemin pour être au plus près de cette phrase. «Ma grand-mère et moi» : quand

elle prononce ces mots, une essence vivante semble vouloir se redéposer sur sa peau.

— Elle décorait toujours les murs de son appartement de guirlandes multicolores, dit-elle.

Je les entrevois qui brillent d'un éclat inconfortable pour le reste du monde.

— Mes jours les plus libres, me raconte-t-elle encore, je les ai vécus avec elle.

Je chante à mon tour. Maladroite, je fais tomber sur le lit, un à un, les mots du refrain.

Lydie se met à rire. Mais aussitôt une ombre l'aspire.

— Juste avant d'être tuée, dit-elle, cachée sous une chaise, j'ai fredonné cette chanson. C'est étrange, j'ai ensuite pensé que c'était ma voix qu'il avait assassinée.

Un peu de révolte nous éclaire encore. Et puis la nostalgie.

Elle dépose son souvenir sur le livre de Can Xue.

— Tu crois qu'elle le rejoint à la fin ?

— Je le crois, Lydie.

Le parfum de la tubéreuse se manifeste une troisième fois, alors que je suis seule dans ma chambre, emportée par le vertige des derniers jours comme devant une histoire à écrire. Cette fois, lentement, il déploie toutes ses heures. Je me sens si humaine.

C'est à mon tour maintenant.

L'absolue d'un merci à Jean-Éric Riopel qui m'a fait découvrir mon livre de chevet, les fabuleux *Dialogues en paradis* de Can Xue. Cet opus, le mien, est entièrement pour toi.

Merci à Christian Nadeau pour les quatuors à cordes de Chostakovitch, tout spécialement le numéro 11 en fa mineur, op. 22: l'entendre m'a donné l'impulsion nécessaire pour replonger dans mon bunker à un moment où j'en avais besoin ;

À Jean-Éric, encore, pour *Works for 2 Pianists Under Soviet Rule* (Prokofiev et Chostakovitch). Cette musique m'a accompagnée à la toute fin ;

À Lucia Carballo, parce qu'elle m'a permis de lui réinventer un souvenir ;

Porque te vas, la chanson chantée par Lydie et sa grand-mère, a été écrite par José Luis Perales, interprétée par Jeanette et popularisée par le film de Carlos Saura *Cría cuervos*.

*Bajo la penumbra de un farol
Se dormirán
Todas las cosas
Que quedaron por decir
Se dormirán*

TABLE

1 – La tubéreuse	7
2 – Mon amie Théa	19
3 – Quel est ton souvenir, Lydie?	25
4 – La racine de la mandragore	33
5 – Cabine de décompression	39
6 – Une petite robe noire	45
7 – La fleur d’amour transformée en fleur de vengeance	49
8 – La première lettre	53
9 – Le poème de Lydie	57
10 – La deuxième lettre	63
11 – Une méthode pour faire apparaître les choses	69
12 – Un carré de feutre rouge	73
13 – La vitesse des apparitions	79
14 – La dernière fois que je l’ai vue	85
15 – Le syndicat des mauvais souvenirs	91
16 – La troisième lettre	99
17 – Une insurrection	105
18 – La chanson de Lydie	111

*Toute ressemblance avec des personnes réelles
est le fruit de mon imagination et de ma détermination.*

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Deni Y. BÉCHARD
Remèdes pour la faim

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique
Grande plaine IV

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Eleanor CATTON
Les Luminaires

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Richard DALLAIRE
Les peaux cassées

Martine DESJARDINS
Maleficium

Patrick deWITT
Les frères Sisters

Nicolas DICKNER
Nikolski
Tarmac
Le romancier portatif
Six degrés de liberté

**Nicolas DICKNER et
Dominique FORTIER**
Révolutions

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas
Parapluies
Je suis là

Max FÉRANDON
Monsieur Ho
Un lundi sans bruit

Isabelle FOREST
Les laboureurs du ciel

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles
Les larmes de saint Laurent
La porte du ciel
Au péril de la mer

Steven GALLOWAY
Le soldat de verre

Karoline GEORGES
Sous béton
Variations endogènes

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Rawi HAGE
Parfum de poussière
Le cafard
Carnaval

Clint HUTZULAK
Point mort

Toni JORDAN
Addition

Andrew KAUFMAN
Minuscule
Les Weird

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha (théâtre)
Tarquimpol
Les enfants lumière

Lori LANSSENS
Les filles
Un si joli visage

Margaret LAURENCE
Une maison dans les nuages

Catherine LEROUX
La marche en forêt
Le mur mitoyen
Madame Victoria

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du tracteur
en Ukraine
Deux caravanes
Des adhésifs dans le
monde moderne
Traders, hippies et hamsters

Annabel LYON
Le juste milieu
Une jeune fille sage

Howard McCORD
L'homme qui marchait
sur la Lune

Anne MICHAELS
Le tombeau d'hiver

David MITCHELL
Les mille automnes de Jacob
de Zoet

Claire MULLIGAN
Dans le noir

Marie Hélène POITRAS
Griffintown

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet
L'empereur de Paris

Neil SMITH
Boo

Diane SCHOEMPERLEN
Encyclopédie du monde visible

Emily SCHULTZ
Les Blondes

Larry TREMBLAY
Le Christ obèse
L'orangerie

Hélène VACHON
Attraction terrestre
La manière Barrow

Sarah WATERS
L'Indésirable
Derrière la porte

Thomas WHARTON
Un jardin de papier
Logogryphe

Dan VYLETA
Fenêtres sur la nuit
La servante aux corneilles

Alissa YORK
Effigie

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Martine DESJARDINS
Maleficium
L'évocation

Patrick deWITT
Les frères Sisters

Nicolas DICKNER
Nikolski
Tarmac

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas
Parapluies

Max FÉRANDON
Monsieur Ho

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles
Les larmes de saint Laurent
La porte du ciel

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Andrew KAUFMAN
Tous mes amis sont des superhéros

Lori LANSSENS
Les filles
Un si joli visage
La ballade des adieux

Catherine LEROUX
La marche en forêt
Le mur mitoyen

Annabel LYON
Le juste milieu

Marie Hélène POITRAS
Griffintown

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Larry TREMBLAY
Le Christ obèse

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Margaret LAURENCE
Le cycle de Manawaka

L'ange de pierre
Une divine plaisanterie
Ta maison est en feu
Un oiseau dans la maison
Les Devins

Composition : Isabelle Tousignant
Révision : Véronique Desjardins
Correction : Sophie Marcotte
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR
EN JUILLET 2015
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression du *Parfum de la tubéreuse* sur papier Rolland Enviro100 Édition plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent de 4 arbres, d'économiser 16 265 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 199 kilos de déchets solides et de 654 kilos d'émissions atmosphériques.



100 %



Dépôt légal, 3^e trimestre 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec